

Géranium

Roman

Johanne Pronovost

Commandant paternel

Hier, maman a décidé de rentrer ses jardinières dans la maison parce que dehors ça sentait l'automne. La plus fleurie est exposée dans le salon, au milieu de la table basse, là où je m'installe toujours pour jouer avec mes blocs ou mes figurines.

En ce moment, au pied du pot, Jack *Pop-Tart* est détenu prisonnier par deux méchants *Playmobiles* qui le surveillent pour pas qu'y se sauve. Même si j'ai juste six ans, ma mission à moi est très dangereuse parce que je dois trouver un moyen de sortir mon ami Jack du trouble. Le plan que j'ai imaginé, c'est de construire un vaisseau de guerre qui pourrait le secourir en passant parmi les fleurs du géranium. Pour ça, j'ai absolument besoin d'un Lego en forme d'aileron, mais ça va mal parce que mon seul morceau faite comme ça s'entête à rester pogné après un autre bloc.

Comme le temps presse, j'ai pas vraiment le choix : faut que j'aille demander à mon père de les séparer à ma place même si y'est super occupé. C'est une preuve d'amitié solide envers mon ami Jack *Pop-Tart* ce geste-là. Pour lui, j'suis prêt à monter au front malgré le risque de me faire traiter d'empoté par mon commandant paternel.

Je longe le corridor pis j'aboutis à son bureau où je le découvre en train de parler au téléphone. Avec son veston, sa cravate, ces cheveux léchés par en arrière pis sa monture de lunette noire dans son visage carré toujours sérieux...ça se voit tout d'suite que mon père est un homme important.

Comme d'habitude, y parle, y parle, y parle... Pis durant ce temps là, au salon, Jack commence à se faire tabasser par les méchants *Playmobils*. Si j'étais plus intelligent aussi... je trouverais sûrement un moyen plus rapide pour le sauver... mais quoi!

— *Your file is my priority Henri*, que mon père dit en chinois. *So don't be alarmed. I'll call you this afternoon. Bye!*

ENFIN! Commandant paternel vient de raccrocher.

—Papa...

—Qu'est-ce que tu veux François? qu'y lâche dans un long soupire sans me regarder, le nez dans sa paperasse.

— Mon nom c'est Charles, papa.

— Ben oui ti-gars... c'est ça là. Qu'est-ce que tu veux?

Je dépose le problème sur son bureau.

—Je suis pas capable des les décoller.

Mon père s'adosse à son fauteuil. En faisant des gestes trop lent à mon goût, y retire ses lunettes pis y porte une branche à sa bouche, les yeux fixés sur moi.

— T'as pas une mère qui fout rien dans cuisine, toi?

— Euh... maman fait la vaisselle, je pense.

— Ben c'est ça que je dis! Pourquoi tu viens m'écœurer MOI pour une affaire débile de même d'abord?

Je pourrais y répondre : « Parce que je suis rien qu'un soldat sans cerveau en d'sous de mon casque invisible », mais j'aime mieux reprendre mon problème d'enfant pis quitter son bureau, les épaules basses, sans rien dire. De toute façon, la mission est ratée : une fois revenue au salon, je découvre qu'à cause de moi... Jack est mort en dessous du géranium.

Une longue liste de niaiseries

Quand mon père avait huit ans comme moi, c'était tout un joueur de violon pis un redoutable arrêt-court au baseball. Un jour que ma mère faisait un grand ménage du printemps, j'ai vu tous ses trophées dans une boîte au sous-sol. Des fois je me dis que si j'étais bon comme lui dans ces choses-là, peut-être qu'y serait un peu plus fier de moi? Pour le savoir faudrait juste que quelqu'un me dise où trouver un uniforme de baseball pis y'est où le terrain ou ben combien ça coûte un violon pis c'est à quelle heure le concert.

Cet après-midi, au parc, y'avait des gars de ma grandeur qui pratiquaient. Quand je les ai vue avec leur casquette pis leur chandail des *Astros*, j'ai laissé mon bicycle dans le gazon pis je me suis placé l'autre bord de la clôture. Si un joueur frappait un circuit, j'étais prêt à courir vite vite vite chercher la balle pour la relancer sur le terrain. C'est arrivé un couple de fois pis en tout, la pratique a duré jusqu'à temps que les parents reviennent chercher leur enfant.

Moi, j'ai repris mon bicycle, mais juste avant que je parte, l'entraîneur m'a crié après...

—Eille mouche à feu! Attend... je voudrais te parler!

Wow! « Un coach qui m'appelle mouche à feu »... on dirait que je suis dans un rêve! Je sais pas qu'est-ce qu'y me veut, mais pendant qu'y s'approche, je commence à mâcher ma gomme la bouche ouverte parce que j'ai l'impression d'être un vrai joueur.

—Ouin...! qu'y dit l'air impressionné. Je t'ai vue aller toute la pratique... je dis que tu lâches pas, hein! Aimerais-tu ça faire partie de notre équipe?

—Ah oui, j'aimerais ça! Je peux-tu jouer à l'arrêt-court?

Y part à rire en glissant la main dans la poche arrière de son pantalon pour sortir son portefeuille.

—Eille, en plus tu sais ce que tu veux! Moi j'aime ça du monde de même. Tiens... prends ça!

Je ramasse une carte avec des mots, des chiffres pis le logo des *Astros* imprimé dessus.

—Faudrait que tes parents me lâchent un coup de fil. Si y décident de t'inscrire, ça va me faire plaisir de te prendre dans l'équipe.

Faque c'est ça que j'ai fait : j'ai couru porter la carte à ma mère pis disons que je l'ai convaincu assez facilement.

—On va demander à ton père quand y va rentrer, mon bébé!
qu'à m'a dit.

Presque plus excitée que moi, maman s'est penché pour me donner un gros bec s'a tête pis je l'ai serré fort fort dans mes bras, la joue écrasée sur son ventre.

Mais à cinq heures...

—QUOI!?!

Mon père enlève son veston pour le déposer sur le dossier de la chaise.

—Inscrire cet enfant-là au baseball!?! Es-tu malade!?! Tu le sais comment qu'y est : même pas capable d'attacher ses souliers rendu à son âge!

Pendant que mes parents discutent, moi, je me concentre pour pas tomber dans le vide. Je traverse la cuisine, les bras étirés comme un funambule, en marchant sur une ligne du prélat pendant que ma mère sert une bière froide à papa.

—Y'aimerait ça! qu'à l'explique. L'entraîneur le prendrait immédiatement dans l'équipe.

Mon père tire une chaise pis y s'assoit, une patte sur mon câble imaginaire.

—J'ai pas de temps pour ça! qu'y l'informe. Faut aller au centre d'achat pour acheter des souliers... aller aux pratiques... souvent les parties se jouent à l'extérieur de la ville. Pis c'est long une *game* de baseball, Anne.

J'abandonne ma traversée spectaculaire parce que mon père me bloque le chemin pis ma mère, elle, ben à l'essaye le plan B.

—Du violon d'abord?

—Câlisse! Avez-vous faite une liste ben longue de niaiseries d'même?

Ma mère reste silencieuse, les mains jointes, le dos accoté sur le comptoir. Je vais la rejoindre pour me faire chicaner avec elle vu qu'y a dit ``vous``.

—WOW! Bel après-midi! Vous êtes du monde occupé vous deux!

Mon père enlève sa cravate en faisant des mouvements secs.

—Crisse qu'y fait chaud. Je vais aller me baigner avant le souper, qu'y nous annonce en se relevant.

—Euh... pour le violon, Pierre? Tu m'as pas répondu.

Y revient vers nous, mais y s'adresse juste à ma mère.

—C'est la même affaire que le baseball, Anne! Faut aller acheter un violon à l'autre bout de la ville, aller aux cours pis là y'a des osties de concerts à Noël! Pis faut-tu ABSOLUMENT qu'y s'inscrive dans quequ'chose là? C'était correct avant me semble. Y'a des jouets pleins la cour cet enfant-là... pourquoi qu'y va pas jouer dehors, hein?

Ma mère fait une bouche en coin avant de baisser les yeux vers moi.

—C'est vrai, Charles. Ton père à raison. T'es chanceux d'avoir tout ce que t'as.

Je fais signe que oui.

—On va les jeter tes bébelles si tu les veux pus ti-gars, que mon père rajoute en commençant à détacher sa chemise trempée de sueur.

Je fais signe que non pis je pars ben vite m'amuser avec mes jouets juste au cas où y m'aurait pas cru.

Pardon papa!

Même si je continue à penser que les humains devraient manger du pâté chinois à TOUT les repas, c'est vrai que je devais avoir l'air bébé à boudier devant mon assiette de spaghetti pleine de sauce aux légumes, pis c'est sûr aussi que maman aurait pas dû boire autant de vin durant le souper...

En pénitence dans ma chambre, je m'étends à plat ventre sur le plancher devant une feuille blanche. Je vas mettre les plus belles couleurs du monde sur mon dessin, que je me dis en fouillant dans ma boîte à crayon. Avec la couleur peau, je fais la tête de mon père avec son nez pis ses oreilles. Je prends du brun pour ses yeux pis du noir pour ses lunettes. Pour la cravate, je sais pas trop. Son habit est bleu foncé? Bof... vert, peut-être? Ouin... vert, je pense que ça serait beau. J'ai gardé le meilleur pour la fin : le rouge pour y faire un grand grand grand sourire que j'étire d'une joue à l'autre. Dans le bas, j'ajoute deux bonhommes plus petits. C'est moi pis ma mère en train de l'applaudir. Maman j'y mets beaucoup, beaucoup de rouge à lèvres parce que du rouge à lèvres ça veut dire ``je t'aime`` pis je dessine des cœurs autour de ma tête parce que des cœurs, ça veut dire ``je recommencerai pus, promis-juré``

Je me rassois pis je lève la feuille pour l'admirer. Quand y va voir ça, d'après moi y va faire des beaux rêves. En tout cas, moi c'est sûr que j'en ferais à sa place si quelqu'un m'aimait autant.

Place au spectacle!

La maison sent le propre.

Tantôt, y'a plein de visite qui va venir ici pour fêter Johanne, la sœur de ma mère qui vient de Trois-Rivières. J'ai hâte de la voir. Cette matante-là à beau toucher ses quarante ans, ça parait pas parce qu'est tout p'tite pis à l'aime ça faire des grimaces. En plus d'avoir la face pleine de pico pis des cheveux attachés tout croche, à porte tout le temps une camisole avec un long foulard, des jeans troués pis des Converse.

Quand est pas là, mon père dit que c'est une folle. J'imagine qu'y dit ça parce qu'à l'a lâché sa job à l'hôpital pour retourner à l'Université. Honnêtement, y'a pas tord : c'est une carrière de disquaire qu'à l'aurait dû entreprendre... pas aller étudier la littérature! J'ai jamais vue ça, quelqu'un tripper autant sur la musique québécoise. Chaque fois que je la vois, matante Johanne me donne des mix pour me faire découvrir encore et encore des textes de chanson qu'à trouvent bien figolé comme ceux de Michel Rivard, de Daniel Bélanger ou de mon préféré, Richard Desjardins.

En l'attendant, elle pis toute la parenté, m'man a accroché des ballons aux murs, préparé un buffet, emballé des cadeaux pis la

dernière chose à faire sur la liste, c'est de s'habiller chic pour que la famille nous trouve beaux.

Tout les trois dans la chambre de mes parents, ont finalise ce détaille-là. Moi, j'ai mis une belle chemise avec un pantalon propre. Ma mère, assez pétard dans sa robe en dentelle, s'est battu avec le peigne pour réussir à faire tenir mes cheveux lichés sur le côté.

—Celui-là ou celui-là, Pierre? qu'à le questionne en remontant des colliers un après l'autre devant son cou.

P'pa est planté devant le miroir de sa commode pour faire son nœud de cravate.

— Mets donc celui que tu veux. On s'en fout tellement. Dans quatre heures, tout au plus, la visite va sacrer son camp pis la corvée d'hypocrisie va être finie pour jusqu'en décembre!

—Dis pas ça devant le p'tit, voyons donc!

—PFFFF! Y comprend rien. C'est rien qu'un enfant.

Grrrr... j'suis pus un enfant. J'ai douze ans cibole! Quand est-ce qu'y va s'en apercevoir? que je soupire en l'observant faire son nœud de cravate.

—Ti-gars, as-tu fini de me dévisager? Maudit que c'est fatigant!

—J'aimerais ça mettre une cravate moi aussi?

—Pas question, qu'y répond en ouvrant son tiroir de débarras pour fouiller d'dans. Va jouer avec tes jeux vidéo là... tu m'énerves!

Ma mère s'approche en attachant son collier de perles finalement.

—Enweye donc Pierre! Fais plaisir au p'tit.

Y répond rien, pareil comme si on n'existait pas. Je me déballe une gomme balloune. Lui, lave les vitres de ses lunettes en *checkant* les reflets devant la fenêtre pis ma mère, elle, est fâchée. Même si à dit rien, je le perçois tellement asteure parce qu'y a des traits dans sa face qui la trahissent. À part ben vite vers le placard de p'pa pendant que je gonfle une grosse bulle.

—T'en as sûrement une vieille que tu mets pus! qu'à prétend en ouvrant la porte.

Y fait « *tut tut tut!* » en la rejoignant.

—Personne fouille dans mes affaires! qu'y l'avise en la tassant par les épaules pour refermer la porte.

De mon côté, je fais éclater ma bulle : une manière discrète de souligner cet ``autre refus`` sans avoir d'ennuis, comme être privé de sortie.

—Anne, tu commenceras pas à céder à tous les caprices d'enfant? que mon père rabote. Y'a des costumes pour se déguiser plein le sous-sol. Y'a pas besoin d'une vieille cravate en plus!

Ouach! ``SE DÉGUISER!`` Y'est complètement dans le champ : je fais pus ça depuis longtemps!

—Tu comprends pas Pierre! Y veut faire comme toi! que ma mère réplique parce que elle, à le sait que j'ai pu quatre ans.

—Moi, chérie, je pense plus que c'est toi qui comprends pas vite! J'suis déçu de toi, Anne. T'as pas l'air de saisir tous les sacrifices qu'y faut que je fasse pour les avoir ces cravates-là. C'est certainement pas aider François...

—Charles, que ma mère grogne.

—Ben oui! Je le sais là. J'ai ben le droit de me tromper... j'ai assez d'affaires dans tête, sacrament. Pis arrête donc de m'interrompre aussi! Ce que j'essaie de t'expliquer, c'est que c'est pas aider cet enfant-là que d'y donner des choses qu'y mérite pas. Là, le sujet est clos : je veux pus en entendre parler, correct?

Y donne une tape sur la fesse de ma mère.

—La visite s'en vient, beauté. Place au spectacle! qu'y chantonne avant de sortir de la chambre.

Les yeux de ma mère sont rouges comme si à venait de fumer un joint. A devrait pas réagir aussi intensément : p'pa a pas crié ce coup-là après toute. À les essuies en tamponnant avec des mouchoirs pour pas défaire son maquillage.

Innocent, comme toujours, je sais pas quoi y dire, mais je m'essaye pareil d'y changer les idées.

—Y'est *nice* ton collier m'man.

Oupssss! À se met à pleurer deux fois plus pis la main s'a bouche cette fois-là. Y'a des grosses larmes qui roulent sur ses joues. Peut-être qu'à l'aimait mieux l'autre collier finalement? Maudit que j'suis épais : j'aurais pas dû dire ça, que je m'auto engueule au moment où à m'attrape par le bras pour me serrer ben fort contre elle.

—T'es tellement gentil mon bébé! qu'à chuchote par-dessus mon épaule.

À prend mon visage entre ses mains.

—Pour mes yeux bouffis, on va dire à visite que je me suis cogné le gros orteil sur le bord du lit, ok?

Je souris en guise d'approbation pis ma mère scelle notre secret d'un clin d'œil.

Pauvre elle! À tient tellement à ce que p'pa soit fier de nous autres. Pour pas y faire plus de peine qu'à n'en a déjà, je pense que je vais continuer à taire mon secret : celui que je commence à être pas mal écoeuré de jouer le rôle du gentil garçon ici d'dans. Parce qu'honnêtement, à pas l'air de s'en rendre compte, mais ça marche *fuck all* notre p'tit manège.

La p'tite maudite

Faire le party un mercredi soir, c'est ben certain que c'est pas l'idée du siècle. Mais pas moyen de faire autrement quand monsieur Sauvageau, le père de mon meilleur ami, décide sur un coup de tête de partir dans le sud pour deux semaines. Comme Jason est responsable de la maison pis de sa jeune sœur en son absence, ben c'était inévitable : on s'est ramassé une gang dans son sous-sol à jouer au nouveau *NHL 2004* avec une caisse de vingt-quatre, un sac de *Cheetoz* pis la raison de vivre du grand fouet à Pageau qui pioche en background dans les hauts parleurs... l'album *Gros Mammouth* des Trois Accords.

—Eille! Vos yeules les gars... Allo! que je répète dans mon cellulaire. HEIN!? QUOI M'MAN!?!

Autour de moi, mes chums s'obstinent par-dessus *Hawaïenne* pour prendre possession du Lightning de Tampa Bay.

—JE T'ENTENDS PAS... PARLE PLUS FORT! que je dis en montant les marches pour aller m'engueuler tranquille avec ma mère qui voudrait ben que je rentre avant mon père.

—Les nerfs là, y est rien que dix heures! ... M'maaann, j'y vas pus à l'école. Tu le sais!...

À me sort les arguments classiques, du genre « *Ton père va être fâché...* »

—BON BON ! Ç'correct là. J'joue une dernière *game* pis j'y vas!

Je raccroche pis j'étire un sourire en coin : pauvre m'man... tu vas voir qu'une *game* ça peut durer ben longtemps, des fois.

Tout seul dans le noir, je m'allume une cigarette en m'attardant devant la grande fenêtre de la cuisine. Au loin, je vois la patinoire du quartier tout éclairée avec des jeunes de mon âge qui jouent au hockey. Je suis en train de me dire qu'y faudrait ben que je commence à faire du sport moi aussi quand le bruit d'une porte qui s'ouvre me sort de mes plans. Je tourne la tête pis je vois une silhouette qui passe en vitesse pour descendre sur le palier. Une odeur de pêche vient jusqu'à mon nez au même moment.

Yesss : la sœur de Jay! C'est le moment ou jamais d'y piquer une p'tite jasette.

Je m'approche avec une attitude *cool*.

—Salut.

—Ah mon Dieu... j'ai eu peur! qu'à dit tout bas en tassant son long toupet de devant ses yeux. Je pensais que tout le monde était en bas.

Je vois un peu de panique dans son regard malgré que tout est sombre autour de nous.

—Dis-le pas à mon frère, ok? Y veut pas que je sorte.

—Relaxe! Je dirai rien! que j’y promet.

Avec le sourire qu’à me revoit, je comprends que je viens d’y enlever tout un poids.

Laurie met ses bottes pis son manteau ben vite pendant que je m’assois devant elle dans la marche du haut avec ma clope pis ma bière. À chacun de ses mouvements, l’odeur de pêche est perceptible faque j’enchaîne avec une enquête peu subtile.

—Ouin... Tu sens bon! T’en vas-tu voir ton chum?

Sur sa bouille de jeune adolescente, je repère un air gêné.

—Non, j’ai pas de chum! Je m’en vas juste chez une amie pour écouter un film.

—Vous allez écouter quoi?

—*Film de peur 3*. L’as-tu vu?

—Humhum... y’est aussi drôle que les deux autres. Tu vas sûrement aimer ça.

—Je peux-tu avoir une gorgée? qu'à me demande en pointant ma bière.

—Euh... ouais. Mais dis le pas à ton frère par exemple.

La v'là qui fait sa comique en répétant ce que j'y ai dit tout à l'heure.

—Relaxe! Je dirai rien!

On rit un peu pis j'y tends la bouteille qu'à porte aussitôt à ses belles lèvres que j'ai mille fois rêvé d'embrasser. Ce serait tellement bon, là, sur le palier juste avant qu'à parte geler à l'arrêt d'autobus.

—Tu vas mettre une tuque, j'espère. Y fait moins mille dehors.

—Ben non! Eille, je mets pus ça, des tuques, franchement! Je suis au secondaire asteure, qu'à réplique en me redonnant la bouteille. Je peux-tu te voler une puff?

Sans attendre de réponse, à me vole ma cigarette du bec.

Merde! Est déniaisée la p'tite maudite, que je découvre en la regardant inhaler comme une habituée. Je déduis que si j'y donnais un simple bec s'a bouche, à chercherait peut-être à vouloir aller

plus loin... genre, qu'on se taponne dans sa chambre... dans ses draps... à poil, peut-être. À l'as-tu douze ou treize déjà?

Pis exactement au moment où je commence à me questionner sur notre différence d'âge, Laurie étire le bras pour passer ses doigts dans mes cheveux.

— Toi, je te trouve tellement smatte comparé aux autres! C'est dommage que tu sois trop vieux pour moi, hein? qu'à dit en me redonnant ma clope.

Sur l'air de *Saskatchewan* qui résonne du sous-sol, on s'échange des sourires rempli de déception. Ça presse que je me remette la cigarette entre les lèvres pour calmer le *move* que j'étais sur le bord de tenter... sans la forcer à rien évidemment, mais prêt à plonger si à l'avait souhaité plus qu'un bec de ``bonne soirée``.

Me donnerais-tu mon sac s'il te plaît?

Juste à côté de moi, y'a un sac de cuir accroché après le dernier poteau de la rampe. Je le décroche pis j'y donne. Laurie enroule son long foulard autour de son cou parfumé. À l'ouvre la porte pis toute un nuage de froidure de janvier rentre dans maison. Au milieu, y'a elle qui se retourne.

—Salut Charles. Bonne soirée!

Planté devant la fenêtre de la porte, je la regarde *flyer* jusqu'au coin en espérant qu'à manque son autobus.

Ça y est! Je l'ai toujours su, mais là c'est confirmé : mon cœur pourra jamais arrêter d'aimer cette fille-là.

Le bus numéro quatre la ramasse, finalement faque je retourne au sous-sol voir Jason pis mes chums qui sont tous rendus, ``un peu, pas mal`` chaud.

—Qu'est-ce tu faisais? C'était ben long!

—Ah, rien... je regardais le *mangeux de marde* à Verville qui joue au hockey à patinoire. j'avais juste envie d'aller y sacrer une volée pour le fun, que j'invente en me débouchant une autre bière.

J'ai attendu que Laurie revienne avant de m'en aller. Jason y'a *dévisé* toute *une canne*, en la pognant sur le faite, mais au moins à l'avait la confirmation que j'avais rien dit... exactement comme on se l'était promis.

Le train

Y doit être pas loin d'une heure de l'après-midi. Ma mère fait son bruit régulier dans maison : la laveuse au sous-sol. Un téléphone à sa sœur. Un petit tour sur le tapis roulant. Dans ma chambre, autre que le plancher recouvert de kleenex chiffonnés, y fait noir pis je veux pus sortir de mon mode végétatif, avec mes neurones au pays des rêves à espérer que Laurie grandisse d'une traite.

—Qu'essé qu'y fait icitte lui!? Y'est pas à l'école?

Je grimace.

Fuuuck! Mon père est revenu travailler à maison : ça défait tous mes plans de la journée.

En dessous de mes couvertes, j'enfonce mes écouteurs dans mes oreilles pis je pars le dernier mix de matante Johanne. C'est temps-ci, écouter la vieille toune, *Le train* du groupe Vilain Pingouin, ça me défoule pis surtout... ça me titille de *sauter sur un train* moi avec *pour disparaître au bout du chemin*. Même si j'entends pu les propos de mes parents, je sais par cœur ce qui se discute entre mon père pis ma pauvre mère qui cherche à me défendre comme toujours.

—Y'a mal à tête! Qu'est-ce que tu veux que je te dise!

—Me semble ouais! Y'en a pas de tête... comment tu veux qu'à y fasse mal!

—Dis pas ça Pierre!

—Anne, réveil câlisse! C'est juste un bon à rien... y passe ses journées à se crosser dans sa chambre! Là y vient d'atteindre ma limite : pas question qu'y reste icitte une seconde de plus à se pogner le cul dans MA maison, qu'y gueule en montant les marches.

Je sais ce qui s'en vient. Je grimpe encore le volume de ma musique en essayant de rattraper les yeux de Laurie quelquepart dans mon esprit.

La porte s'ouvre pis la lumière aussi.

—EILLE! que mon gros nul de père hurle en désabillant. Lève-toi pis sacre ton camp à l'école!

—J'y vas pus! que j'y réponds sur le même ton.

Ça fait trop de fois qu'on a cette discussion-là. Mon père est à boutte. Y sacre un coup de poing dans le mur pendant que je rabats les couvertes par-dessus à tête.

—Tu colleras pas icitte p'tit crisse de morveux! DEHORS!
JE VEUX PUS JAMAIS TE VOIR!

Je fais le saut en entendant un objet électronique qui se fracasse en morceaux sur le plancher. Mes yeux s'ouvrent super grands en dessous des draps : Non! Y'a pas osé faire ça : inquiet, je sors de mon refuge pour constater qu'effectivement, ma *PlayStation* est toute pétée en mille miettes.

—T'ES MALADE! que j'y crie en me levant d'un bond.
C'est moi qui a payé ça avec MON argent!

En plus ça avait été long à économiser avec le salaire minimum de ma *fucking* job plate de plongeur.

Mon père s'en fout parce que son idée est faite depuis longtemps. Y continue de me menacer en pognant une pile de DVD qu'y lève en l'air.

—DEHORS OU BEN JE PÈTE TOUT CE QUE T'AS!

Ma mère arrive en panique.

—Ben voyons, Pierre! Tu peux pas le mettre dehors : y'a juste seize ans!

—Je m'en câlisse! qu'y grogne, enragé comme un pitbull.
Veux-tu que je te crisse dehors toi avec?

Wow! À fait une de ces faces, là. Avec aucun argument à répliquer en plus. J'ai juste envie d'hurler « *Enweye m'man! On s'en va!* » Mais à voudrait jamais. Ma mère tient trop à son confort pis mon père rime avec, ça ben l'air. Je commence à voir clair dans son attitude de se laisser parler comme une *envie de chier*.

Le trou de cul laisse tomber mes disques sur mon lit pis y part s'enfermer dans son bureau.

De mon côté... c'est fini! Je sacre mon camp une fois pour toutes. Je vas finir par le tuer un jour ou l'autre faque je ramasse ma poche de hockey vide pour la remplir de linge pis de tout ce que j'ai besoin pour survivre. Ma mère braille comme si la coiffeuse venait de rater sa teinture.

—Va-t'en pas, bébé! Faut juste que t'aïlles à l'école...

—Je poche dans toutes les matières m'man! Pourquoi j'y retournerais? Je suis juste un attardé mental!

C'est fou comme la matière scolaire me rentre pas dans tête, mais les insultes de mon père, elles, sont indélébiles. Ma mère veut me prendre dans ses bras, mais je l'esquive. Je veux rien savoir. Qu'à l'aïlle donc se faire soigner, elle avec, si à l'a des problèmes dans tête, que je me dis en dévalant les marches vers le portique.

J'enfile mes chouclagues pendant que ma mère, morte d'inquiétude, me regarde faire.

—Tu vas aller où comme ça?

—Je connais plein de monde qui reste en apparts. Inquiète-toi pas pour moi... ça vaut tellement pas la peine, que j'y conseille en claquant la porte sur la vie de merde qu'y m'ont donné.

Une barbe de trois-quatre jours

Avoir su, je me serais habillé, rasé pis surement lavé les cheveux. Mais jamais j'aurais pu prévoir sa visite aujourd'hui parce que c'est rare en crisse que ma mère vient faire un tour chez nous. À trouve sûrement que je vis dans un quartier de BS... ou peut-être pas. C'est dur à dire. Mais peu importe, ceux qu'y aime pas les pouilleux, le monde bizarre qui parle tout seul pis les chicanes de voisin, la rue Breton-Lemoine est pas la meilleure place pour venir passer son temps. Moi, en tout cas, je me sens ben icitte. Y a personne qui *pète plus haut que l'trou*. En plus, c'est situé en face de *ma* job pis à vingt minutes de marche du centre-ville. Vingt minutes de marche du centre d'achat. Vingt minutes de marche de la patinoire. Pis pour ceux qui ont encore espoir de quequ'chose dans vie... à peu près dix minutes de marche du Cégep.

Ma mère est là, à tourner en rond dans cuisine de mon appartement parce qu'à sait pas où déposer sa sacoche pis son manteau.

—Câline Charles! C'est épouvantable! Comment tu fais pour vivre dans une *dump* de même?

Rendu à vingt-quatre ans, ce faire faire la morale, c'est jamais plaisant. Je réplique rien... ça vaut tellement pas la peine! Je prends plutôt ses affaires pour les mettre par-dessus le dossier embourbé d'une chaise pendant qu'a dévisage le bordel qui nous entoure au son du vacarme que mon coloc Marc-Étienne pis sa *fuck friend* font en se mettant comme des sauvages dans pièce d'à côté. Mal à l'aise, je propose à ma mère qu'on se déplace vers ma chambre pour être plus tranquille.

À me suit dans le corridor avec son ensemble de sport, le haut qui *match* avec le bas, version pas kétaine. Malgré les années, avec ses cheveux blond platine pis ses yeux bleus, ma mère fait toujours tourner les têtes des bonhommes s'a rue quant à fait son jogging.

Là, je trouve ça un peu plate de la décevoir de même parce que le ménage est pas faite, mais qu'est-ce tu veux : icitte, c'est pas chez eux faque j'ouvre la porte de ma chambre d'un geste naturel. Sans surprise, le bordel s'étend jusque là. Ma mère lâche un long soupir pis son instinct la pousse à ramasser la vaisselle sale qui recouvre mon bureau. Derrière elle, j'en profite pour étirer la douillette sur mon lit pour que ça fasse plus propre.

Pis là, c'était inévitable : fallait ben qu'à repère mes patins, sur le plancher, en plein milieu de la pièce.

Tout son visage s'illumine d'un coup sec.

—Hein?! Es-tu allé faire un tour à patinoire?!

—Non. Sont pas à moi, que je marmonne en les ramassant pour les faire disparaître sur la tablette du haut dans *le* garde-robe. Y doivent être à Marc-Étienne.

J'y enlève les verres remplis de papiers pis de cernes douteux qu'à tient toujours dans ses mains.

—M'man, arrête là! Tu touches à rien, ok?

Je tasse avec mon pied le tas de linge sale mélangé avec du propre pour y faire un passage jusqu'à ma chaise devant mon pupitre.

—Tiens, assis toi donc. Tu voulais me parler de quoi au juste, là? Ça avait l'air grave au téléphone.

Ma mère reste plantée devant la fenêtre.

—Veux-tu ben me dire comment ça se fait que tu répondais pas à ton cellulaire, toi? Tu m'inquiètes quand tu fais ça. Ça me rappelle des mauvais souvenirs... tu le sais!

—Capote pas! C'est juste parce que je le trouve pus. Ça fait deux jours que je le cherche partout. Y'a probablement glissé de mes poches, je sais pas où.

À me fait une face plutôt baveuse en se retournant.

—Ça se peut que tu l'aies juste perdu dans ta chambre. As-tu cherché au moins?

Je sais pas si à l'aime la face de cochon que je renvoie à sa face de baveuse? Est chanceuse que je rajoute rien. C'est assez rare qu'on se pogne pis ce serait ben dommage de commencer aujourd'hui.

À matin, à l'avait fini par me rejoindre sur le cellulaire de Marc-Étienne. Je sais pas ce qui se passe, mais ça avait l'air sérieux... TROP à mon goût! Faque là j'ai juste hâte de savoir.

J'y fais signe de venir s'asseoir, une autre fois. Rien à faire : m'man reste devant la fenêtre à fixer le géranium fané qui dépérie depuis déjà deux ans.

—Charles, faudrait vraiment que tu jettes ce truc-là. Ça donne rien de garder ça ici.

Le géranium

J'oublierai jamais...

Y'a deux ans, Marc-Étienne avait organisé un party mémorable pour souligner ma fête. Les images sont encore ben claires dans mon esprit : une trentaine d'amis, des lumières de Noël enroulées aux poteaux de la galerie en plein mois de juillet, de la bière, du fort pis un impressionnant gâteau au pot et double chocolat. Je me promenais en bedaine avec un manteau de fourrure pis une couronne de *Burger King* s'a tête. Comme toujours, Ti-Guy Proteau était pissant avec ses imitations de Réjean de Terrebonne pis de Micheline Lanctôt, tandis que les Saguenéens de jumeaux Leclerc, amateurs de controverse, essayaient de convaincre tout le monde que recycler était dommageable pour la planète. Y'en avait deux trois qui s'offusquaient de leur ton dangereusement convaincant pis à mon grand plaisir, ça donnait, comme chaque fois, un débat animé j'aime écouter en riant. Marc-Étienne avait invité tout plein de filles que je connaissais pas aussi. Y'étaient là comme simples décorations, je pense ben, avec des serpentins fluo autour du cou qui pendouillaient jusque dans leur craque de boules. Les mesdemoiselles en question arrêtaient pas de faire jouer *Alors on danse* de Stromae en se faisant aller le cul au

milieu du salon. Bref : c'était parti pour être ma plus belle fête à vie!

Vers dix heures environ, quand l'ambiance était au top dans l'appart, la porte d'entrée s'est ouverte pis tout d'suite, j'ai lâché le débat des jumeaux Leclerc pour aller accueillir, avec ma bière pis ma clope au bec, Jason qui venait d'arriver, les bras remplis d'une horreur.

—Eille YOUHOUUU... Bonne fête mon chum!

—Qu'essé ça tabarnak?! Pas une crise de plante!

À travers des branches de son cadeau, y me souriait à belles dents. Ses p'tits yeux vitreux de gars gelé *flashaient* autant que les fleurs rouge écarlate du bouquet.

Mon meilleur chum était un botaniste VRAIMENT trop passionné par son métier. Le genre que je me demandais si des fois ça y'arrivait d'arroser ses plantes avec sa propre semence. Y travaillait dans une serre du matin au soir pour s'occuper de ses plants chéris. Pis ce soir-là, c'était drôle de le voir essayer de me faire apprécier le cadeau qu'y venait de me donner.

—Avoue qu'y est écœurant *man!* *Checke* ses belles fleurs! Je t'ai choisi le plus beau!

Maude, avec ses cheveux du vendredi, étirés au fer plat, s'est amenée en sautillant, les bras tendus, excitée de voir Jay. Y l'a tellement *frenché* solide juste pour la saluer que sa réaction m'avait ouvert une porte pour me débarrasser de son cadeau de granola.

—Jay! Donne donc ce cossin-là à Maude, à place!

—Noon... y est à toi! C'est sérieux là, Charlo : je te donne ce géranium-là pour que t'aies l'impression qu'on est tout le temps ensemble. Ça prend pas beaucoup d'entretiens, mais des fois faut que t'enlèves les fleurs séchées pour l'aider à fleurir, qu'y m'avait expliqué en enlevant une couple de pétales pour les lancer comme des confettis de mariage au-dessus de nos têtes.

J'ai serré Jason dans mes bras parce qu'y me faisait rire avec sa passion stupide.

—Ton cadeau c'est de la marde. Mais toi... crisse que je t'aime, mon chum!

Y'avait failli me casser en deux en me serrant lui aussi jusqu'à faire tomber ma couronne à terre. Maude tirait sur ses poches de jeans pour qu'y s'occupe d'elle. Moi, j'avais rien contre, sauf que je l'ai retenu un peu avant qu'y me lâche. Fallait absolument que j'y demande une chose par-dessus son épaule.

—Ta sœur vas-tu venir faire un tour?

En bardassant un peu, Jason s'est facilement défait de mon emprise. Y me fusillait du regard faque pour pas briser la bonne ambiance, j'ai joué le gars relaxe.

—Capote pas Jay... c'est rien qu'une *joke*.

—T'es ben mieux.

Visiblement frustré, y m'a arraché mon cadeau des mains.

—Je vas aller mettre cette merveille-là sur le bord de la fenêtre dans ta chambre. Ça prend ben de la lumière ces plantes-là!

Pis y m'a fait un clin d'œil avant de partir vers ma chambre avec Maude pour faire des cochonneries.

La réponse était claire : Laurie allait pas venir... comme d'habitude!

À partir de là, c'est vague dans mon esprit. J'ai dû avoir exagéré s'a portion de gâteau durant la soirée. Assez pour que la toune de Stromae me fasse danser pis que je finisse par me prendre pour un serpent en voulant me glisser dans une craque de boules quelconque.

Jason lui... ben y'a pris son char vers quatre heures du matin pour retourner chez eux.

« Demain, je vas venir te porter de l'engrais Charlo! Oublie pas d'arroser les fleurs juste quand la terre va être vraiment sèche, men. »

Une belle phrase insignifiante pis surtout... la dernière chose qu'y m'a dit avant de partir.

Jason

En troisième année j'étais le seul de mon groupe à tripper sur la musique québécoise. À cause de ma matante Johanne, évidemment, mais aussi parce que j'étais le plus vieux de ma classe étant donné que j'avais redoublé une couple fois. Dès que le bulletin arrivait, mon père manquait pas de me répéter que j'étais juste un pas vite.

—Force-toi câlisse! qu'y me disait. Tu vas finir par être plus vieux que le prof, innocent.

Ç'aurait pu être terrible cette époque-là de ma vie, si la chance avait changé ses plans en faisant pas apparaître un nouvel élève dans ma classe : Jason Sauvageau, un p'tit baveux aux cheveux blonds frisés qui s'était fait renvoyer d'un collège privé. Ce gars-là est tout d'suite devenu mon meilleur ami quand je l'ai entendu chanter *La p'tite grenouille* à tue-tête dans le vestiaire malgré les paroles vulgaires. La musique a été notre premier intérêt commun, détester l'école notre deuxième, pis faire des mauvais coups en troisième

Durant la récréation, Jason passait en arrière des filles de sixième. Y criait « *Watch out, une tornade!* » pis y levait leur jupe pour qu'on voie leurs bobettes.

À tout coup, le surveillant le ramassait par un bras pour le traîner au bureau du directeur. Des centaines de yeux regardaient les ``*peace*`` de fierté qu'y faisait avec ses doigts tout en se faisant tirer de force dans l'école. Ce gars-là me fascinait parce qu'y était brave devant les adultes. Je sais pas qu'est-ce qu'y pouvait ben raconter au directeur par exemple, mais une fois sur deux je me retrouvais en retenue avec lui à copier cent fois des phrases bizarres comme : *Je ferai pus de paris* ou *Je ferai pus de menaces* ou *de chantage*. « *Les profs sont fuckés* », que Jason m'expliquait quand on finissait par sortir de là pour s'en aller chez lui parce que je me faisais garder là jusqu'au souper.

Je peux dire qu'à partir de mes dix ans, j'ai passé toute ma jeunesse avec lui dans un paradis qu'y sentait l'huile ou plus précisément... le garage de son père!

Autre que Jason, dans la pièce éclairée par des néons, y'avait tout le temps une minoune en train de se faire réparer pis un frigidaire à bière qu'on n'avait pas encore osé toucher. Le plus drôle c'était les gros monocles de Jay : des nostalgiques des années quatre-vingt avec leur veste de cuir pis leur t-shirt du groupe Scorpion. Le King de la place, c'était celui qu'y parlait le plus fort pis qu'y avait de la frange après sa froc. J'étais obnubilé par cet homme-là : le père de Jay... mon PRESQUE père.

—Tiens! Si c'est pas Destroy pis Bazouka! qu'y nous disait en nous voyant arriver avec notre sac à dos. Vous revenez d'où, les terreurs?

—On était en retenue, monsieur Sauvageau, que je disais mort de honte en baissant les yeux pendant que Jason, lui, se tenait ben drette à côté de moi en chiquant une grosse gomme la bouche ouverte.

—Ouin, pis après on a fait un arrêt chez Duquette pour pogner des couleuvres dans sa grange.

Je me souviendrai toujours : « Destroy pis Bazouka », ça sonnait pareil comme des surnoms affectueux dans mes oreilles. On s'assoyait sur le *hood* du char qu'y était parqué au milieu de la place pis, avec l'album *Love at First Sting*, qui vibrait *none stop* dans les *speakers*, les vieux monocles ``métales`` nous écoutaient raconter nos histoires de grenouilles, de bagarres pis de tornades dans les jupes de filles. Y riaient avec nous autres pis se remémoraient leur propre enfance trop ressemblante à la nôtre avec des grenouilles, des bagarres pis des *slingshot* faits avec des brassières volées sur la corde à linge des Sœurs Marie-Joseph. Ça donnait toujours plein d'idées de mauvais coups à Jason pour le lendemain.

Tout était beau dans l'univers des Sauvageau mis à part le fait que j'avais jamais envie d'embarquer dans les plans diaboliques de Jason. J'avais beau essayer de le dissuader... rien à faire : j'y collais tellement aux fesses pis y m'écoutait tellement pas que je me retrouvais chaque fois, malgré moi, complice de ses niaiseries.

Par chance, quand on se faisait pogner, monsieur Sauvageau me *stoolait* pas. Y s'organisait avec les parents mécontents pis une fois la porte fermée, y nous ébouriffait le toupet avec fierté en disant qu'y était pareil à notre âge. C'est le seul détail qui me permettait de supporter un peu mon étiquette de p'tit crisse. Entre gagner la coupe Stanley un jour ou me faire ébouriffer le toupet par le père de Jay, le choix était pas difficile : les deux me tentaient autant l'un que l'autre.

Dans le garage du bonheur, y'avait aussi un calendrier de femmes *tout nues* juste à côté des dessins pleins de cœurs de pardon faite par sa sœur Laurie. Pis des fois ben y'avait Laurie elle-même, du haut de ses sept ans, le toupet noir mal coupé par-dessus ses yeux bleus comme le ciel, qui réclamait le territoire pour pratiquer ses chorégraphies de danse avec ses amies.

—Enweye Jay! T'es pas fin! qu'à chialait, les mains sur les hanches, la face barbouillée de maquillage, avec une jupette à

carreau pis une blouse nouée par-dessus son nombril pour faire un *look* ``Britney Spears``

—Non. Allez-vous-en! que Jay répondait. Moi pis Charles on est occupés.

—Vous restez dans le garage juste pour regarder les filles *tout nues*, maudits cochons!

—Ouin! Pis? Dégage la fille! qu’y répliquait en la poussant dans les tabourets devant l’établi. C’est une place de gars icitte! PA-PA! LAURIE À GOSSE! qu’y gueulait par-dessus la *track* de *Baby One More Time* qui se mélangeait à leur chicane.

Monsieur Sauvageau aimait ben gros Jason, probablement parce qu’y avait l’air d’un ange avec ses cheveux blonds frisés.

—LAURIE, SACRAMENT, SORS DU GARAGE! LAISSE LES GARS TRANQUILLES, CRISSE DE FATIGANTE!

Y’arrivait avec sa grosse moustache dans le cadre de porte.

—Jay : ferme c’tte musique de guidoune là *riyth now*! Toi, la noire : t’es p’tites amies retournent chez eux pis tu DÉCALISSES DANS TA CHAMBRE!

—NON PAPA! J’AI RIEN FAIT!

—EILLE! QU'ESSÉ QUE J'AI DIT! ATTENDS PAS QUE J'AILLE TE MENER MOI-MÊME!

Laurie avec ses tresses pas égales, remontait les escaliers suivie de ses amies un peu mal à l'aise. À nous montrait son doigt du milieu avec l'ongle toute rongé jusqu'au sang.

—P'PAAAA! LAURIE A FAITE UN FUCK!

Cibole qu'à n'a passé du temps dans sa chambre. Pis Jay l'aidait pas ben ben avec son gros tripe de coller ses gommes sur ses dessins.

—Enweye Charles! Toi aussi, colle ta gomme sur les barbots de ma sœur. Mon père dira rien.

—T'es-tu malade ... je fais pas ça!

—Pouah! T'as peur d'une fille, maudit pissou!

—Pfff! Pantoute! Je veux juste pas gaspiller ma gomme. C'est toute!

J'avais pas peur de sa p'tite sœur : à cette époque-là, je pensais que j'avais juste pitié d'elle.

Aujourd'hui, Jason est plus là.

C'est parce qu'y est mort le soir de ma fête. Lui pis sa Honda ont pas survécu au face à face avec un érable argenté.

« Demain, je vas venir te porter de l'engrais Charlo! Oublie pas d'arroser les fleurs juste quand la terre va être vraiment sèche, man. »

Ben je l'ai jamais arrosé son ostie de plante! Premièrement parce que lui y m'a jamais apporté l'engrais qui m'avait promis, pis deuxièmement, pour respecter les étapes du plan secret que j'ai élaboré après sa mort.

Le plan secret

Quand mon meilleur ami est mort, ma mère a dû me trainer de force aux funérailles tellement le choc m'avait transformé en zombi. La voix de ma conscience m'accusait d'être le grand responsable du drame en cours parce que, le soir de ma fête, j'avais laissé Jason pis Maude prendre la route malgré leur état quasiment pire que la mienne.

Au salon mortuaire, j'entendais à peine les chuchotements qui s'échappaient de la foule pis j'évitais le plus possible de croiser le regard de Maude qui bavait, assise toute croche dans un fauteuil roulant. Laurie était droguée de pilules dans sa robe noire trop décolleté pour l'occasion. Aucune réaction de sa part devant son frère couché au fond d'un cercueil.

Plusieurs bouquets de géraniums s'éparpillaient autour de Jason probablement pour donner l'illusion d'un ange en paix, allongé au milieu d'un champ de fleur. Je devais être le seul à halluciner une figurine géante de Jack Pop-Tart étendu à sa place. C'était claire que mon cœur d'enfant s'était jamais remis de cet évènement-là : je me souvenais très bien qu'après avoir causé la mort de ma figurine préférée, j'avais arrêté de jouer avec parce que je trouvais que je la méritais pus pis là, le scénario se répétait avec

toute la famille Sauvageau au grand complet qui ferait pu partie de mon histoire.

Coudonc... j'allais-tu passé ma vie à faire fuir, blesser ou même me tuer sans le vouloir le monde que j'aime? que je me disait, les tête entre les mains, assis tout seul dans un coin.

Devant le constat que j'étais juste un porte malheur, après l'interminable cérémonie, je me suis enfermé dans ma chambre pis là, dans l'odeur de bas sales pis de cigarette, je me suis mis à chercher une manière rapide d'aller rejoindre Jason.

En premier, j'ai voulu me tailler les veines, mais comme j'avais trop peur que Marc-Étienne me trouve avant la fin, j'ai pensé me pitcher par la fenêtre à place. Évidement, y'avait le risque de rater mon coup pis de me retrouver amanché comme Maude. Finalement, la meilleure solution restait celle de me pendre. J'ai patenté une affaire après le ventilateur de plafond. Ça m'apparaissait assez solide, mais une fois devant le nœud coulant, juste m'imaginer les pieds dans le vide, je manquais déjà d'air pis j'avais des sueurs froide.

Pour arrêter le désagrément physique, j'ai dû redescendre de ma chaise.

—Voyons calisse! Je suis tellement *looser* que je suis même pas capable de me suicider! Qu'essé que je vas faire là!?

J'ai tournée en rond à la recherche d'une autre solution, mais y'a rien qui venait à part peut-être téter une faveur au p'tit Jésus.

Comme le plus ridicule des hommes, je me suis placé à genoux devant la fenêtre à guillotine ouverte, prévoyant m'adresser à un coin de ciel bleu. Dans le carré lumineux, le géranium valsait légèrement sous le vent chaud du moins d'aout pis le parfum de ses fleurs m'a envouté jusqu'à raviver le souvenir du soir où je l'avais reçu en cadeau...

« C'est sérieux là, Charlo : je te donne ce géranium-là pour que t'aies l'impression qu'on est tout le temps ensemble. »

Faut croire que même les miracles sont plogué sur le haute vitesse de nos jours parce que grâce à ce *flash* là, tout est devenu claire : le géranium était là pour me supporter dans mon nouveau projet de mourir pis ENSEMBLE on allait se laisser faner jusqu'à notre dernier souffle.

Durant des mois, ma vie a ressemblé à ça : Entre deux tounes d'Éric Lapointe, je buvais comme un trou. Pis au bout pis de la dernière bouteille disponible, soit que je dégueulais ou ben je fixais le plafond qui tourne jusqu'à temps que je m'endorme. Sinon, à jeun, le temps était long pis la seule chose que je faisais c'était de regarder dépérir le géranium en le boucanant de deux bons paquets par jour.

Marc-Étienne donnait de mes nouvelles à ma mère parce que je répondais pu à mon cellulaire pis tout les jours, y venait me nourrir comme un chien. Je touchais jamais à ses maudites sandwichs au baloney, faque y s'est tanné pis y'est devenue gossant en m'harcelant pour que je réponde aux appels de ma mère. Moi je voulais tellement avoir la paix, que j'ai accepté de rassurer *mom* à distance une couple de fois par semaine... jusqu'à temps que la mort vienne enfin nous chercher, moi pis le géranium, que je me disais en secret.

Toute allait bon train : je perdais du poids pis le géranium séchait de plus en plus. Sauf qu'un matin de grand soleil, pendant que ma mère jacassait de toute pis de rien, à l'a lâché une affaire qui m'a saisi :

« Tsé Charles, c'est pas facile pour personne. Prends la p'tite Laurie là. À vient de s'inscrire en arts plastiques au Cégep pour recommencer l'école, elle ... »

Les mots ont glissé en moi pis autour de mon cœur comme une vague de chaleur pis pour la première fois depuis des mois... j'ai eu une folle envie de manger ma sandwich pis sortir, respirer le début de l'automne.

Retourner à l'école pour la revoir une dernière fois? Pourquoi pas avant de mourir!

Laurie, ma belle noirceur

J'avais déjà vu des photos de sa mère. C'était Laurie... pareil! Avec les mêmes cheveux, la même bouche, les mêmes yeux pis la même *shape*. Je connais pas toute l'histoire, mais je pense qu'à l'avait sacré son camp pour un *road trip* au bout du monde pis monsieur Sauvageau s'était ramassé tout seul avec ses deux enfants à élever.

À s'appelait Cynthia : un prénom devenu l'insulte suprême pis le pire des gros mots à dire dans cette maison-là ... pire que tabarnak genre. C'était aussi le surnom que Laurie avait eu durant toute son enfance. Monsieur Sauvageau voulait pas y voir la face parce qu'à ressemblait trop à Cynthia la câlisse de folle, que je l'entendais y crier sans arrêt par la tête. C'est pour ça qu'il l'embarrait dans sa chambre des heures de temps pis souvent pour des raisons stupides. Probablement que, comme moi, Laurie aurait aimé être quelqu'un d'autre pour que son père l'aime un peu.

De mon côté, durant ma jeunesse, juste penser à elle pis quelque chose d'insensé se produisait en moi. Y'avait un frisson qui partait de mon cerveau pour se rendre directement dans ma queue pis quelque part à gauche de mon sternum aussi.

Évidemment, je m'en ventais pas auprès de Jay, parce que lui, son gros fun c'était d'y faire la vie dure. Souvent, y rentrait dans sa chambre sans cogner pour la déranger pendant qu'à dessinait en écoutant du Evanescence. Quand la porte ouvrait : l'odeur, l'éclairage tamisé, les posters qui tapissaient ses murs, son linge qui traînait partout... ostie que ça me rendait fou d'elle! J'avais juste envie d'la *frencher* au milieu des crayons-feutres pis des magazines qui recouvraient sa douillette de lit au lieu de me sauver comme un épais parce qu'à nous les garochait en hurlant comme une hystérique.

J'ai compris que les frissons à gauche de mon sternum étaient de l'amour une couple d'années plus tard, plus précisément, après la discussion secrète qu'on avait eue tous les deux dans le noir, un certain soir de janvier juste avant qu'à parte chez une amie pour une soirée cinéma...

*—Toi, je te trouve tellement smatte comparé aux autres!
C'est dommage que tu sois trop vieux pour moi, hein? qu'à dit en
me redonnant ma clope. Tiens. Merci.*

*Sur l'air de Saskatchewan qui résonne du sous-sol, on
s'échange des sourires rempli de déception...*

Dès le lendemain, j'avais regretté de pas l'avoir embrassé. Même si je m'étais imaginé la possibilité que ça débouche sur un scénario osé, mon intention première était juste de me rapprocher d'elle parce que je l'aimais sincèrement. Laurie était intéressée : je l'avais senti dans le ton de sa question. À voulais savoir ce que j'en pensais de notre différence d'âge avant de faire un *move*. Mais comme j'ai pas cliqué sur le coup pis que je l'ai pas attiré dans mes bras en guise de réponse, un mystère s'est mis à planer entre nous deux. Quand on se croisait, on se piquait des *looks* de plus en plus intenses. Je laissais passer du temps, mais je prévoyais me reprendre bientôt en y'avouant enfin que j'étais amoureux d'elle pis que je me sacrais ben de son âge... sauf que bizarrement, c'est exactement à ce moment-là que Jason en a eu assez de se tenir dans son sous-sol.

On a commencé à flâner au parc à place pis automatiquement, mes conversations avec Laurie sont devenues rares. D'ailleurs, je me souviendrai toujours de la dernière...

Dans son sous-sol, Jason est planté devant moi, les bras croisés.

—Enweye Charlo! Déguédine! On traîne pas icitte là... Pouliot nous attend au parc!

—*Crisse! Les nerfs Jay! Laisse-moi le temps d'attacher mes chouclagues! que j'y réponds au moment où la porte qui donne dans le garage s'ouvre sur Laurie.*

À passe devant nous autres avec une pile de magazines. C'est incontrôlable, tout ce bonheur-là qui m'envahit quand je la vois. Impossible de le cacher. Fuck mes lacets... je me relève ben vite :

—*Eille, salut Laurie!*

—*Va donc chier crisse d'épais! qu'à me répond avant de continuer son chemin pour s'engager dans les escaliers.*

Bizarre, ça?

—*Qu'essé qu'à l'a, ta sœur? que je demande à Jason en la regardant monter les marches.*

Mais à la seconde, y me ramasse par le gilet pour m'accoter dans le mur.

Y m'avait expliqué que c'était une insulte pour lui que je m'intéresse à sa sœur. C'était comme d'aimer sa mère qui l'avait abandonné en faite. Mais y m'avait aussi rassuré que ma bulle au cerveau allait finir par me passer un jour parce que c'était juste les

débiles qui pouvaient tripper sur une cinglée comme elle. Le plus important c'était que son père soit jamais au courant de cette affaire-là parce que sinon j'allais automatiquement me retrouver s'a *black list* des Sauvageau. J'ai eu des sueurs dans le dos quand y m'a dit ça : « *La BLACK LIST des Sauvageau!* » Eille! J'aurais été plus heureux accroché dans *le* garde-robe que de devoir subir ça. En plus, je comprenais tellement Jason : moi, si ma mère m'avait abandonné quand j'étais jeune... je sais ben pas ce que je serais devenu.

Faque depuis ce jour-là, par respect pour mon *best* pis son père, qui a presque remplacé le mien en cours de route, j'essaie de placer Laurie du côté de l'oubli plutôt que du côté du rêve.

Mais comme j'suis juste un attardé mental, ben des fois mon instinct réagit tout croche. Comme la semaine passée, quand je l'ai vue passer devant chez nous avec sa tuque bleu-turquoise pis ses patins autour du cou : j'ai cherché les miens comme un fou tout l'avant-midi pour finir par les trouver en dessous de mon lit. Quand je suis relevé, le géranium me faisait un *fuck* avec une de ses branches pis des yeux pas contents en fleurs séchées.

J'avais laissé tomber mes patins à terre en m'excusant à Jason pour mon manque de respect.

Cheese!

Pour ce qui est de mon retour à l'école...

À cause de la grève étudiante qui finissait pu de finir, j'ai ben pensé que mon projet allait être retardé d'une session. Mais en octobre, abracadabra, tout était fini pis j'ai reçu un courriel m'indiquant la procédure à suivre pour ouvrir mon dossier au Centre de réintégration scolaire. En plus Marc-Étienne, non-étudiant, mais pro carré rouge pis nouvellement séparatiste, m'avait donné un sac à dos à l'effigie des Jeux olympiques de Vancouver. Y le voulait pu parce qu'y avait honte de la feuille d'érable brodée dessus.

Faque au diable les défaites : trois mois pour aller chercher les crédits qui me manquent pour l'obtention de mon DES... sûrement que je suis capable... pis sinon, je m'en fout: le but premier c'est juste d'espionner un peu Laurie pour gêter ma rétine avant de partir pour le ciel.

Le jour J, j'embarque dans mon Poney qu'y pompe l'huile. Y part : c'est déjà un bon début. Même si le *muffler* à l'air d'être percé, on dirait ben que l'univers cherche pas trop à me faire chier. En plus y fait beau, les étudiantes qui se promène sur le campus

sont belles *sivouplait* pis j'ai trouvé un cinq piasses fripé dans une poche de mon *coat*.

La bâtisse est rattachée par une passerelle au Cégep où Laurie devrait normalement passer ses journées. Là-bas, je me rends au secrétariat pour faire faire ma carte étudiante.

—*Cheeeese!*

La secrétaire qui vient de me prendre en photo doit ben peser quatre cents livres. C'est pas possible être aussi grosse. Je sais pas combien de sacs de chips faut que tu manges pour devenir de même, mais *siiimonak*... à un moment donné, aide-toi un peu : une branche de céleri ça jamais tué personne. Une chance qu'est smatte, que je me dis en retournant en arrière du comptoir où je récupère mon sac à dos. La thématique ``olympique`` brodée dessus est assez de circonstance finalement, que j'analyse en détaillant mon horaire.

—Euh madame... est-ce que vous allez me donner ma carte aujourd'hui?

—Ben oui mon beau garçon! Pis je vais te donner ton agenda aussi.

À se penche au-dessus d'une caisse de carton, mettant automatiquement son derrière d'hippopotame en vedette, quand un

homme rentre dans place. Y se braque à côté de moi avec ses cheveux poivre et sel, ses pantalons de jogging, son t-shirt à l'effigie de l'école pis son sifflet dans le cou : tsé, c'est clair que c'est un prof d'éduc.

—Salut ma belle Gisèle! qu'y lâche ben fort.

« *Ma belle* »!?! J'y pique un look. Méchant malade!

La grosse revient avec mon agenda pis ma carte, crampée ben raide.

—Maudit qu'y est fou! qu'à me dit en donnant un coup de tête vers lui.

—T'as tellement raison! qu'y réplique. Je suis fou de toi, mon amour!

Là, je pars à rire pis Gisèle avec, en repartant vers un classeur. Le bonhomme la lâche pas deux minutes. D'après moi, y veut y faire péter une crise de cœur.

—Quand est-ce qu'on part à Bora Bora en amoureux? Mon passeport est prêt, *toute!*

—Arrête-moi ça grand nono! Lui là, y niaise tout le temps, qu'à m'explique comme si j'avais pas compris. Jacques... attend ton tour gros tannant. J'ai assez chaud là quand y a plein de monde

au comptoir, qu'à l'avoue en secouant sa blouse à pois. Tiens, mon grand garçon. Des beaux autocollants de l'école.

—Euh... merci, que j'y dis en relevant un sourcil.

Franchement! On dirait que je rentre en maternelle.

—WOW! Des beaux *stickers*! Tu dois être content! que le prof avec le sifflet rajoute, trop conscient que c'est bébé *pas à peu près*.

Je souris : y'est *cool* le bonhomme, que je conclue en écoutant Gisèle me demander si j'ai besoin d'une vignette de stationnement.

—Ouin! Enweyez donc! Même si je pense voyager à pied la plupart du temps, ça pourrait être pratique des fois.

Comme un lendemain de grosse brosse, que je me réplique en moi-même.

—C'est bien ça! que le bonhomme lance énergiquement. Bonne décision le jeune! Prendre l'air avant d'aller en classe, ça oxygène le cerveau. C'est bon pour la concentration, qu'y raconte en me tendant sa main. Jacques Bilodeau. Enchanté de faire ta connaissance!

—Lui, ça va être ton professeur d'éducation physique, que Gisèle m'informe pendant que je secoue la poigne solide de monsieur Bilodeau.

—Félicitations, hein! Tu sais que pour décider de revenir à l'école, ça prend une certaine sagesse, qu'y rétorque l'air véritablement impressionné. À mon avis... un prof peut pas avoir mieux qu'un groupe de raccrocheurs parce que c'est le côté humain qui l'emporte sur tout le reste dans ces classes-là. Tu vas voir : tout le monde est là pour retrouver sa dignité pis moi j'ai ben du respect pour ça. Y'en a qui l'ont pas eu facile... ça je peux te le confirmer. J'suis ben content que tu sois avec nous autres le jeune... ça te dérange pas si je t'appelle le jeune?

—Non non. C'est ben correct, que je le rassure quand un autre homme en veston-cravate dans le style de mon père entre, pis s'arrête au bout du comptoir avec une lettre.

—Euh... Gisèle, pouvez-vous m'envoyer ce message à l'adresse indiquée ici? Vous seriez aimable, très chère!

Monsieur Bilodeau lève le ton, les épaules cambrées vers l'arrière, prêt à le confronter :

—WÔ WÔ LÀ... « *Très chère...* » EILLE! Es-tu en train d'essayer de me voler mon *kick*, toi là?

La grosse Gisèle pis moi, on pouffe, une main sa bedaine. Je quitte le ``secrétariat en folie`` après avoir salué monsieur Bilodeau. Demain à huit heures : pas question que je rate mon premier cours!

À côté de la machine à sous

J'aurais jamais pensé ça, mais finalement ça va plutôt bien mon retour à l'école. En tout cas, mieux que les détours que je multiplie inutilement pour croiser Laurie dans le corridor qui relie nos deux pavillons. Chaque fois, je peux sentir qu'est toujours pas intéressée : t'sé, à reste froide pis à poursuit son chemin comme si j'existais pas. Remarque que c'est plus le fun cette réaction là que mettons, manger une claque s'a yeule pour me faire payer d'avoir involontairement participé à la mort de son frère.

Faque je me plains pas pis je profite de sa réaction pour tenter, toujours discrètement, de la voir encore plus. Comme depuis que j'ai su, grâce à Facebook, où à se tient le mercredi soir, j'ai décidé d'y aller, incognito parmi la foule, comme un simple ange gardien.

J'arrive tout seul pis assez de bonne heure au bar en question. Là-bas, c'est toujours la même routine : je commande une bière. Je monte sur la mezzanine. Mon *spot* est à côté de la machine à sous, là où y a tout le temps le gros Jimmy qui gagne jamais rien. Je fais comme si j'attendais mon tour, de même je me fais pas écœurer par le personnel qui pourrait finir par me trouver louche.

D'en haut, je vois toute : la piste de danse, le bar, pis surtout la porte d'entrée où Laurie devrait normalement arriver bien...

Ha, ça y'est... est là!

Je ravale.

J'ai juste hâte qu'à l'enlève son manteau pour voir comment est habillé. Son linge en dit toujours long sur ses intentions. D'habitude, à porte un jeans pis une camisole noire. À commande un bloody-césar qu'à l'étire presque toute la soirée, assise dans un coin sombre avec ses amies trop énervées pour elle.

Mais des fois... c'est pas ça qu'à porte.

Comme à soir.

Je devrais tellement aimer ça quand a met cette robe-là : noire, classique, qui se colle à sa peau. Un modèle où la finesse de ses cuisses a pu de secret pour personne, où y'est facile de deviner le chemin qu'empruntent les élastiques de son *string* pis qui fait naître l'idée du mouvement que feraient ses seins si je la prenais accotée contre un mur.

Pis tiens! V'là le *big winner* qu'y suit!

Me semblait aussi. Avec cette robe-là, y'a toujours un gars qui colle pas loin derrière. Un tout croche, comme d'habitude.

Normalement, ce gars-là pis tous les autres que j'ai pu voir avant lui devraient me faire chier, sauf que c'est pas le cas pantoute. Je le sais trop bien que Laurie collectionne les histoires de fesses qui riment à rien. Non... pour moi, y'a rien qu'y est pire que le détail des bretelles fines croisées dans son dos jusqu'à ses reins. Je devrais être excité de voir autant de peau, mais le problème, c'est que ma belle noirceur a un tatou sur l'omoplate gauche : une fleur de géranium toujours là pour me narguer, apparue pas longtemps après la mort de Jason. Le p'tit enfant blond frisé, blessé... mon presque frère, qui renaît au moment opportun quand mon imagination s'emballe devant le corps trop ressemblant à celui de sa méchante mère... Cynthia la crisse de folle.

Ça me donne chaque fois envie de caler ma bière pis de m'en commander une autre...

Faque avec l'alcool pis les heures qui s'écoulent, souvent Jason finit par disparaître de ma mémoire pis ENFIN, j'ai un *break* où je peux rêver en paix. Le scénario s'installe de lui-même, quand Laurie commence à se faire aller sur la piste de danse. En pensée, je prends la place de son tout croche qui la mate, pareil comme moi, depuis son tabouret...

Devant le déhanchement pis les expressions perverses que Laurie m'envoie, je finis par céder. Je me lève d'un bond pis je vas la chercher en y tendant une main qu'à s'empresse de saisir, fière

de m'avoir fait craqué. On passe au vestiaire. En faisant la file, j'y débite les pires obscénités du monde à l'oreille pis Laurie me dit qu'à l'a envie de plus encore. On se retrouve dans un appart quelconque pour jouer une scène classique à laquelle on s'attend : dans le noir à se passer les mains partout avec envie.

—Lève les bras!

Prête à ça, Laurie obtempère.

Je soulève sa robe qui la laisse à moitié nue. Mon instinct me pousse aussitôt à engloutir le moelleux de ses seins dans ma bouche. Avec insistance, on dirait que je cherche à les faire fondre tellement j'aime leur forme, leur lourdeur pis leur goût de pêches. Laurie guide mes mains jusqu'à ses p'tites culottes déjà mouillées pour que je constate à quel point est excitée. Je tire dessus pour les faire glisser le long de ses jambe pis je les abandonne entortillées sur le plancher. Elle, à m'arrache mon chandail pour que je réapparaisse plus vite sans lui. Le cœur battant, je me bataille avec mes jeans pis mes bas pendant qu'à rejoint un lit où à m'attend en se caressant la chatte.

—Je t'aime Charles!

—Moi avec, que j'y dis en tombant à genoux devant son p'tit show en solo. Tasse ta main que je m'occupe de toi.

Complètement en transe, nos yeux se lâchent pas pendant que ma langue longe l'intérieur de sa cuisse...

—Salut!

Hé cibole que j'ai fait le saut!

J'espère que j'suis pas bandé ou, en tout cas, que ça paraît pas trop. Je me questionne devant la blondinette souriante plantée à côté de moi. C'est qui donc, elle... sa face me dit quequ'chose?

—Tu me reconnais pas? qu'à déduit en passant un ongle sur mon bras. C'est Sarah! On est dans la même classe en math!

OK, je la replace là.

—Ouais. OK! Je te replace là! Ben, allo! que je rétorque avant d'y donner des becs ses joues parce que, quand même... est pas *lette*.

À parle proche de mon oreille pour enterrer *Sexy bitch* de David Guetta.

—Qu'est-ce que tu fais? Cherches-tu quelqu'un pour passer la soirée?

Sa langue va chercher la paille de son drink de manière ``plutôt habile`` je dirais. La semi-étrangère a l'air de me siphonner en pensée en attendant une réponse. Si je vois pas clair

dans son *setup*... j'suis juste un épais. Malgré tout, j'ai quand même envie d'y répondre, « *J'suis assis ici parce j'espionne la fille que j'aime. Je suis maso... sacre ton camp s'il te plaît. Je voudrais continuer à me faire mal!* »

L'affaire, c'est que Laurie vient de partir avec son tout croche.

Bon comédien, je fais gober à Sarah que j'attends la machine en pointant en arrière de moi.

—Mais, euh... ça ben l'air que Jimmy décollera pas comme d'habitude, hein?

Le gros crotté relève les épaules pour approuver.

— *Fuck* la machine, d'abord! Je te paye un autre verre? que j'y propose en l'observant finir le sien beaucoup trop rapidement.

—Humhum... vient-en! qu'à me dit, une main tendue vers moi que je m'empresse de saisir.

À soir, pendant que Laurie va se faire mettre par son tout croche sur une banquette de char, moi je vais y faire l'amour en pensée dans les soies d'une semi-étrangère. Faut juste que je me retienne de pas crier le mauvais nom au moment opportun. Mais avec l'alcool pis les heures qui s'écoulent, je finis par me dire : pourquoi retenir autant de pression? En plus, va savoir quel nom la

semi-étrangère va crier en s'accrochant à la tête du lit quand ce sera à son tour de venir?

Ceux qui savent pas ça sont des épais : on baise toujours avec la personne qu'on aime, même si est pas là.

Barbe de trois-quatre jours... la suite

Je m'allume une *smoke* en attendant. Ça fait six fois que ma mère fait tourner le pot sur lui-même avec une l'envie irrésistible de garocher le géranium séché par la fenêtre.

—Laisse faire ça, m'man! De quoi tu voulais me parler, là? Vite! J'ai un cours super important qui commence dans cinq minutes.

—Ouais, ouais. Je vais faire ça vite

La rétine de ses yeux devient rouge pareil comme si a venait fumer du crack.

—Ton père m'a mis à porte.

Je pousse un rire sec en soufflant un nuage à l'opposé de ma mère.

Mon père. Mon CÂLISSE de père! J'y parle pus depuis que j'ai sacré mon camp de la maison familiale à seize ans. Veston, cravate, cheveux léchés par en arrière, lunette massive pis yeule carrée avec jamais de sourire dans le milieu... un vrai tas de marde, quoi. La seule chose qui me vient en tête quand je pense à

lui c'est manque d'intérêt complet pour ma personne, un point c'est toute.

—C'est quoi la raison qu'y t'a donné?

Ma mère fixe le plancher. Sa lèvre du bas tremble pis des grosses larmes descendent sur ses joues. Plus qu'à braille, plus je deviens en crisse. Jusqu'ici, je pouvais très bien vivre avec le fait que mon père est un trou d'cul, mais en voyant ma mère toute démolie, je le sais pas ce qui se passe en moi : je retiens le bouillon de sang dans mes veines avec mes poings qui veulent tellement défoncer un mur, à défaut de pas avoir le trou d'cul en question devant moi.

—Y'a couché avec Lauraine Magny, qu'à m'annonce sans prendre de détour.

PFFF! Ça, c'est TELLEMENT pas surprenant. Toutes les bonhommes qui travaillent chez BRL ont déjà couché, un jour ou l'autre, avec la grosse vache de Lauraine Magny. Franchement, tout le monde sait ça! Ben... à part ma mère, faut croire.

Planté devant elle, je pense que je la démolis plus que mon propre père en ayant l'air sans émotion vis-à-vis de la situation.

—Qu'est ce que tu vas faire?

—Ben, j'ai tu le choix, tu penses!?! Je vais me chercher un appart. Là, j'ai pu rien!

À met une main sur sa bouche :

—Y me l'avait toujours dit en plus. Maudit que j'suis pas vite.

Je me souviens tellement...

Mon père me menace en pognant une pile de DVD qu'y lève en l'air.

—*DEHORS OU BEN JE PÈTE TOUT CE QUE T'AS!*

Ma mère arrive en panique :

—*Ben voyons, Pierre! Tu peux pas le mettre dehors... y'a juste seize ans!*

—*Je m'en câlisse! qu'y grogne, enragé comme un pitbull. Veux-tu que je te crisse dehors toi avec?*

Wow! À fait une de ces faces, là. Avec aucun argument à répliquer en plus. J'ai juste envie d'hurler « Enweye m'man! On s'en va! » Mais à voudrait jamais. Ma mère tient trop à son confort pis mon père rime avec, ça ben l'air...

À l'essuie ses yeux devant le fils de glace que j'suis. Je la déçois sûrement encore une fois, mais qu'est-ce que tu veux : je peux pas la prendre dans mes bras pour la réconforter... j'ai pas envie de causer sa mort comme j'ai causé celle de Jay en le serrant dans mes bras maudits le soir de ma fête.

Je marche en arrière d'elle jusque dans cuisine où a reprend son manteau pis son sac.

—J'suis ben contente de voir que tu prends ça avec un grain de sel Charles ... c'est le fun!

Est fâchée. Tsé... ça se sent ces affaires-là. Pauvre elle. À peut pas comprendre que je la protège d'une certaine manière.

—Salut m'man! Bonne journée là!

Aucune réponse. À me tourne le dos pis à part sec de même.

Sacré Bilodeau

J'arrive en retard à mon cours de français parce que mon char s'obstinait à pas partir. L'autobus m'est passé sous le nez pis j'ai couru dans *slush* pour pogner, au moins, la fin du cours. Je m'assois dans dernière rangée pis discrètement, je demande à un gars qui s'appelle Xavier si j'ai manqué quequ'chose d'important. Il me fait signe que oui en montrant son tas de notes. Probablement qu'y décode le « *tabarnak!* » sur mes lèvres. En plus, au tableau, le prof est en train de donner les détails d'une production écrite à faire pour le cours de demain.

C'est mon dernier travail de session à remettre pis aussi, la possibilité d'obtenir enfin les préalables manquants pour mon diplôme. Dans le feu de l'action, je me dépêche de retranscrire les exigences du fameux travail.

Une fois le cours terminé, j'enfile mon sac à dos olympien, prêt pour la compétition finale, pis avec mes bas de pantalon qu'y ont fini par sécher, je me rends au secrétariat pour faire photocopier les notes empruntées à Xavier.

Là-bas, comme toujours, la grosse Gisèle avec son gras de cou est en sueur en arrière du comptoir.

—Gisèle. Y'a-tu quelqu'un qui aurait rapporté un cellulaire par hasard?

—Ben non, Charles! Désolée!

Bon! Coudonc! Je le retrouverai jamais, que je déduis, planté devant le photocopieur face à un babillard rempli de *flyers* fluo : Laveuse-sécheuse 50\$. Félicitations à Julie Michaud pour son poste au conseil administratif. Appartement à louer 450\$ par mois. Marie-Pierre Arthur en spectacle au ShakeChoc, mercredi le 29 décembre...

Mon cerveau fige. Y'a comme une odeur de pêche qui s'approche. Je tourne la tête vers la gauche pis mes yeux tombent sur les cristaux bleus de Laurie.

Fuck! Je sais pus où regarder! Euh... ah oui! Laveuse-sécheuse 50\$. Félicitations à Julie Michaud pour son poste au conseil administratif. Appartement à louer 450\$ par mois. Marie-Pierre Arthur en specta...

Check-up à droite.

Pffffff! À vient de tourner le coin.

Je me flanque une main dans le front en m'auto engueulant :

Crisse d'épais! T'as tué son frère... t'es pas capable de t'en souvenir! T'aurais jamais dû me retourner. Tu vas manger une méchante claque s'a yeule à un moment donné. En plus, l'image de ses yeux va te rester pognée dans tête durant des semaines...

—Tiens! Salut mon Charles!

Ah, merveilleux! Monsieur Bilodeau me sort de ma torture mentale. Y se braque à côté de moi en attendant son tour pour utiliser le photocopieur.

—Vous allez bien, monsieur Bilodeau?

— Ça va super bien. Merci! Toi pareillement?

—Bof.

—Bon. Bof c'est mieux que non, hein? Tout finit par s'arranger dans vie. Fais-toi en pas, qu'y me conseille en me tapant sur l'épaule. C'est comme les problèmes dans le sport professionnel, là... As-tu entendu parler de ça toi: la Ligue nationale de hockey en *lock out*!

—Ouais. Brièvement.

— Eille. C'est tu assez *cheap* à ton goût, faire ça aux partisans?!

J'approuve en souriant. Je m'en fous autant qu'une poignée de porte, mais je souris quand même par respect pour le type en question.

Y croise ses bras en poursuivant.

—Non, mais entre toi pis moi là... c'est IMMORAL annuler une saison de hockey! Le gouvernement devrait empêcher ça parce que c'est l'apocalypse pour les hommes qui vivent tous seuls.

Je plisse les yeux devant sa philosophie de clown. Comme y ressent très bien mon incompréhension, le v'là qui me questionne :

— As-tu une blonde toi?

Je pense à Laurie.

—Non, que j'y réponds en soupirant.

—Bon ben tu vas comprendre ce que je veux dire : Nous autres, les célibataires, on a BESOIN de hockey pour pas perdre la tête. Eille! Imagine toutes nos soupers à Cage aux Sports asteure... on parle de quoi, tu penses? De problèmes de prostate, de clôtures mitoyennes pis de calvitie! Mooooodit que c'est rendu plate!

Y est pas mal drôle sans vouloir l'être. Je prends la pile de feuilles qu'y achèvent d'imprimer pis sur laquelle Bilodeau jette un rapide coup d'œil.

—Pis les cours...ça va?

—Ouin. Je suis arrivé en retard à matin. Ma mère est venue m'annoncer qu'elle pis mon père se séparaient pis mon char a pas parti faque ...

—Ah. Ouach! Quand même... ça vas-tu?

Je fais signe que oui.

—Tsé, j'ai pu sept ans pour que des affaires de même me dérangent.

Y me retourne une expression pas d'accord pis inquiète pour moi.

— Pis ton char...c'est quoi le problème?

—Le problème c'est que c'est une Poney!

— UNE PONEY! Ça existe encore cette sorte de char là ?

—Aucune idée! C'est peut-être la dernière qui reste, que je suppose en le saluant.

—Salut Charles! ... fais attention à toi, là!

Gastronomie

Sniff! Sniff!

En atteignant le deuxième pallié, je perçois une drôle d'odeur qui semble sortir de mon appart pis aussi je grimace en entendant les fausses notes de Marc-Étienne qui chante en duo avec la radio :

— *À la manifestation! On rêvait de révolution...*

J'entre sans cogné, évidemment, pis tout d'suite, l'odeur plus forte qu'un *jack-strap* suintant s'intensifie. C'est pas long que je baisse le volume aux Cowboys Fringants pour pouvoir ``m'exprimer`` moi aussi.

—Faudrait vraiment faire le ménage Marc! Ça pue... c'est insupportable!

—Pas rapport! Ça sent le cumin! qu'y s'extasie en prenant une grande inspiration au-dessus de son chaudron fumant.

Marc-Étienne cuisine un plat douteux. Des fois, ça y pogne de popoter pour mettre un peu de saveur dans sa vie terne. Moi j'ai rien contre ses élans de vouloir se reprendre en main sauf qu'y aurait pu choisir un meilleur premier pas : tsé, comme RANGER le

bordel du comptoir pis de la table, à place de le transférer sur le divan du salon...

—Bravo maudit Moron!

—Ben quoi?! Je cuisine! C'était là ou à terre! J'avais pas le choix. Ça prendrait plus grand de comptoir aussi.

Pfffff! J'abdique. *Anyway*, j'ai aucune leçon à y donner au sujet du ménage faque je le laisse à ses recettes.

Avec un paquet de biscuit soda, je pars m'enfermer dans ma chambre pour commencer ma production écrite donc le titre obligé est « 24 heures de liberté ». En fond, j'ouvre la télé pis je m'écrase sur mon lit avec mon portable. En zappant, je tombe sur *Signé M* avec le chef Louis.

Dans sa grande cuisine lumineuse, y'est là, à *pitcher* des poignées d'ingrédients sur sa pièce de bœuf sans regarder ce qu'y fait, en souriant au kodak comme si y faisait la chose la plus stupide au monde. Maso s'es bord, j'change pas de poste pour le jalouser un peu plus. Y me fait chier avec sa chemise à carreau déboutonnée dans le haut, ses bagues de riche, son gros bracelet de cuir pis son toupet ben dépeigné. Comme par magie, y sort son chef-d'œuvre du four...

—agggrrrr, crisse que ça a l'air bon! que je grogne en croquant dans un biscuit soda mou.

Je pense que je ferais mieux d'éteindre la télé pour me concentrer sur ma production écrite à place. J'ai honte de l'avouer, mais les images PARFAITES de la télé m'affectent toujours trop. Si je les compare à ma vraie vie, ça me donne juste le goût de toute crisser là, que je soupire en observant les murs maganés pis le bordel qui s'étend partout dans ma chambre. Même au bord de la fenêtre, le géranium fait dur en maudit avec ses branches séchées.

J'étire le bras pour pogner mes cigarettes. Je m'allume pis je souffle ma boucane au plafond en lâchant un rire sec.

Même si je sais qu'après ce travail là, je m'en vas le rejoindre dans sa décrépitude vers la mort, je ris pareil parce qu'un truc complètement débile vient de me passer par la tête, du genre que moi aussi, si j'avais une douzaine de professionnels comme dans *Signé M* qui s'activeraient dans ma chambre pour embellir le décor, ma vie aurait l'air parfaite.

Pis là...

—OUAIS! que je lâche éblouit par l'idée du siècle.

Je laisse tomber ma *smoke* au fond d'une vieille canette de Coke à moitié bu pis je me fais craquer les doigts avant de commencer à taper mon dernier travail de session...

« *24 heure de liberté* » que je rebaptise : La liberté d'imaginer ce qu'aurait l'air 24 heures dans ma vie rêvée.

Assis bien confortablement dans un fauteuil face à mon pupitre en bois d'ébène, j'écris les premiers mots qui s'alignent sur l'écran de mon Mac. Cette dissertation doit être impeccable, car elle souligne la fin de ma maîtrise universitaire.

Oh yeah! Juste deux phrases d'écrit pis déjà je trippe à fond!
Ça promet...

Comme toujours, l'écriture va bon train, mais soudain un détail dans le décor nuit à ma concentration. Malgré que je ne fasse aucun bruit, tout au fond de la chambre, mon amoureuse qui roupille dans notre immense lit, se met à bouger avant de descendre de quelques centimètres les draps de soie pour dévoiler ses yeux bleu et magnifique.

-Charles mon amour... suis-je en retard? me demande-t-elle d'une voix endormie.

-Non. Il est à peine neuf heures. Tu as encore bien du temps devant toi pour dormir.

-Viens là! réclame plutôt ma chérie en me signalant d'approcher.

Ma dissertation peu bien attendre, alors, sans hésiter, je la rejoins pour la cajoler.

-Je t'aime Charles! me dit-elle en se lovant contre moi.

-Moi aussi je t'aime Laurie!

Elle me sourit et je ne peux m'empêcher de déposer un tendre baiser sur ses lèvres.

-Mais pourquoi tu t'es levé si tôt? enchaine-t-elle toute boudeuse en passant ses doigts dans mes cheveux. Tu sais combien j'aime me réveiller à tes côtés!

-Je sais, mais une idée de génie m'a foudroyé pour ma composition et je ne voulais pas la perdre. Rendors-toi ma belle... on aura bien d'autre matins pour se reprendre, ok! la rassurai-je en me relevant.

Elle acquiesce, les paupières déjà lourdes. Je borde sa silhouette dans les draps puis je ramasse la vaisselle de mon encas d'hier sur la table de chevet, car je

préfère lorsque tout est bien ranger autours de moi.

Dans la cuisine toute équipée, vaste et lumineuse, je trouve mon cher ami Marc-Étienne en veston-cravate. Celui-là est assis à l'îlot central pour déjeuner devant un écran géant qui diffuse les nouvelles concernant l'économie mondiale. Je lave ma vaisselle et il se joint à moi pour en faire tout autant avec son assiette et sa tasse.

Mon cellulaire sonne, interrompant son passionnant discours sur les enjeux politiques du Yémen.

-Oui allo!

-Allo mon grand!

-Ah, bonjour maman! Comment vas-tu aujourd'hui?

-Très bien, comme toujours. Excuse-moi de te téléphoner si tôt, mais ton père voulait absolument que je t'informe d'une bonne nouvelle : il a reçu le morceau pour ta voiture! Si tu passais à la maison

aujourd'hui, il pourrait te le remplacer. Il semble que ce ne soit pas trop compliqué. En même temps, tu pourrais rester dîner avec nous.

-Ah Oui! Bonne idée. Je vais porter Laurie à ses cours en fin d'avant-midi. Je passerai à la maison après.

Pendant que je discute avec ma mère, Marc-Étienne soupire à mes côtés.

-ATTENTION Charles... tu fais plein d'eau sur le comptoir!

Je raccroche pendant qu'il essuie le dégât. Ensuite, il replace le linge à vaisselle bien droit sur le pôle, découragé que je l'aie déposé en angle.

AYOYE! Ça c'est de la science-fiction, mais c'est drôle en maudit par exemple.

Je reviens à la chambre dans le but de m'attaquer enfin à cette importante dissertation. Laurie ronfle doucement, ses longs cheveux étalés sur mon oreiller. Dans le calme, ma production gagne toujours plus

de pages jusqu'à ce que la porte s'ouvre en coup de vent, nous faisant sursauter tous les deux.

-Debout les amoureux! Je suis là!

-JASON! s'exclamons-nous joyeusement.

Mon meilleur ami écarte les rideaux et le soleil se répand dans la pièce. Heureux de ce temps magnifique, Jason fait d'abord la bise à Laurie avant de se lancer dans un brassage d'idée pour trouver un truc intéressant à faire aujourd'hui.

Le temps que nous discutons, je m'assois aux côtés de Laurie, adossé à la tête du lit. Elle se presse contre moi et ma chemise à carreaux que je laisse déboutonnée dans le haut. Ses mains d'étudiante en beaux-arts frôlent mes larges bracelets de cuir jusqu'à s'insérer entre mes doigts garnis de nombreuses bagues argentées.

De son côté, Jason nettoie le feuillage du géranium, la tête embourbée dans les nombreuses fleurs.

- Si on allait faire un tour à la patinoire? propose-t-il.

-Hum hum, bonne idée! J'ai quelques trucs à faire ce matin, mais on peut se rejoindre là-bas cet après-midi. Ça me laissera du temps pour concocter une recette de bœuf, simple comme un jeu d'enfant. J'aimerais que ce soit prêt pour le souper.

-Je pourrais vous y retrouver après mes cours? questionne Laurie.

-OUAIS! se réjouit Jason. On aurait justement besoin d'un gardien de but.

Pas la peine de répondre : nous savons tout les deux qu'elle y sera. Voilà plutôt que Laurie se glisse sous les draps pour longer mon corps vers le bas. Jason écarquille les yeux et serre les dents. Je lui fais signe de foutre le camp.

-On se voit cet après-midi, reprecise-t-il en quittant volontiers la chambre afin de me laisser seul avec Laurie qui désire me faire une pip...

Wô! Attends, là. Comment qu'on dit ça donc, déjà? Ah ouais...

Laurie qui désire me faire une... fellation!

C'est mieux comme ça, je pense ben!

Au bout d'un moment, nous devons mettre un terme à nos ébats pour nous habiller en vitesse. Je ``redécoiffe`` mon toupet comme un véritable chef avant de conduire Laurie à l'école.

Vers onze heures, j'arrive à la maison familiale. Je gare ma Porche qui ne fonctionne pas très bien dans le garage de mon père pour qu'il puisse la réparer.

Ouin... c'est bizarre là : je vas porter Laurie à l'école avec une Porsche... pétée!?! Mieux vaut changer la sorte de char. Aussi, je profite de l'intermède pour fermer les yeux en massant mes tempes. Ça prend pas trois secondes que le garage du père de Jay se dessine très clairement dans mon esprit. Je souris pis je reprends mon travail, de nouveau inspiré pour la suite...

Alors que je songe à vendre ma vieille Mazda pour une Porsche de l'année, mon père fait une entrée spectaculaire dans le garage: sur la chanson *Rock You Like A Hurricane* du groupe Scorpion, il apparaît vêtu d'un blouson de cuir par-dessus un haut moulant en léopard. Dans un nuage de fumée, il se déchaîne en jouant de la guitare imaginaire, les cheveux indisciplinés et l'attitude d'une vedette rock des années quatre-vingt.

-Top là fiston! propose-t-il en me tendant sa paume dans laquelle je fais claquer la mienne. Toujours aux études? demande-t-il ensuite en me secouant le toupet.

-Absolument, papa!

- C'est bien! Je suis très fier de toi. Où est ta jolie copine?

- À ses cours. Laurie doit sculpter un buste de Jean-Louis Milette aujourd'hui.

Jean-Louis Milette? C'est qui, lui, déjà? Bof! Peu importe...
ça sonne intelligent!

– Oh oui! Quel illustre chanteur!
s'émerveille mon père.

Attends! Y'est tu chanteur ou ben comédien? OK... *checke*
ben la tournure...

–Oh oui! Quelle illustre PERSONNALITÉ!
s'émerveille mon père qui commence à
fouiller dans ses outils pendant que je
saute du banc afin de feuilleter le
calendrier accroché au mur, illustré de
créatures de rêve.

–Celle qui semble la plus sympathique,
c'est la rouquine du mois de février avec
son col roulé et ses gants à vaisselle! Tu
ne trouves pas fiston? me demande-t-il,
après avoir trouvé sa clé à molette.

Non, mais tsé... tant qu'à écrire un texte irréel...

–Humm... Moi, je préfère celle du mois
d'octobre. Elle m'apparaît très naturelle
avec son ensemble de coton ouaté derrière
son chariot d'épicerie.

Il hésite.

-Mouuuuais! Mais une chose certaine : nos femmes sont BEAUCOUP plus belles que toutes ces mannequins! Ta mère me rend fou même après trente-cinq années de mariage!

Pas de Lauraine Magny dans le décor ... Ostie qu'on est ben!

Il se glisse sous mon auto pour entreprendre les réparations tout en attaquant une conversation typique qu'échangent les pères avec leur fils.

-Hé, mon Charles ... As-tu entendu parler de ce truc : la Ligue nationale de hockey en *lock-out*!

Merci Bilodeau pour l'inspiration...

-Entre nous... je trouve que c'est un peu immoral d'annuler une saison de hockey. Est-ce que le gouvernement au pouvoir ne pourrait pas faire passer une loi pour empêcher une telle bêtise. Tous les hommes du Québec qui n'ont pas encore trouvé la perle rare sont maintenant plongés dans une lassitude incroyable?

ARK! Parler de ça avec mon père c'est pas pareil... PFFFFF!
J'ai aucune idée de quoi je pourrais jaser avec lui, honnêtement.

Mes doigts pianotent sur le bureau.

Ah pis qu'y mange de la marde : j'ai rien à y dire!

Je le quitte et rejoins ma mère,
ravissante comme toujours, à la cuisine.

-Allo mon bébé!

- Aaaaah, maman! Ça fait tellement
longtemps que tu ne m'avais pas appelé comme
ça, répliqué-je, heureux de retrouver ce
surnom. Tu veux que je t'aide avec les
légumes? lui suggèrai-je.

-Pourquoi tu t'attaquerais pas à la
trempette plutôt?

J'accepte, mais avant de sortir les
ingrédients, impossible de ne pas ouvrir la
porte du four pour découvrir ce qui y cuit
et qui sent si bon.

-Aaaah... Miam! Du pâté chinois!

-Je l'ai fait juste pour toi. C'est ton mets préféré depuis que tu es haut comme trois pommes.

- T'es géniale, maman!

J'ouvre le réfrigérateur pour sortir le nécessaire plus deux bières que je dépose sur le comptoir.

- T'en prends une avec moi?

Elle sourit en la débouchant et nous portons un toast.

-Maman, j'aimerais te remercier pour toutes les choses que tu as faites pour moi et pour lesquelles je ne t'avais jamais remercié auparavant.

Émue, elle bat des paupières.

-Wow! Je ne sais pas quoi dire!

-Ne dis rien et viens-là! lui proposai-je en ouvrant les bras.

Nous étirons une longue accolade puis je m'attaque enfin à la préparation de ma trempette.

Mon père et son style rockeur des années quatre-vingt s'amène dans la cuisine à cet instant précis.

-C'est réparé fiston! Si tu as d'autres ennuis... viens me voir! N'hésite surtout pas, hein! Tu sais que ma porte est toujours grande ouverte pour toi, affirme-t-il en se lavant les mains. Il envoie quelques gouttes à ma mère pour la faire rire.

-Hé! Mais arrête, coquin! Tu es devenu fou ou quoi!?

Mon père ne peut s'empêcher de l'attirer dans ses bras.

-Absolument! Je suis fou de toi! À quand le voyage au soleil à Bora Bora, hein?

Puis il m'inclut dans l'étreinte en me ramassant par la nuque.

– Tous les trois ensembles! Ce serait super, non? Loin du boulot!

–Ce serait génial, effectivement, rêve ma mère.

Les deux s'échangent un regard complice.

Là, je stoppe mon écriture d'un coup sec pour réfléchir au fait que m'man aurait tellement aimé que ce soit de même pour vrai. Mais la réalité a été ben différente. Mon paternel l'a toujours traité comme une moins que rien pis ça, je l'ai jamais digéré.

Au travers de ma rancœur, v'là qu'un sourire s'installe sur mes lèvres pour souligner le *flash* trop malade qu'y vient de me poper dans tête pour la suite.

Plein de bonnes intentions, j'invite mon père à venir jouer au hockey avec moi et Jason cet après-midi. Enthousiaste à l'idée de faire une activité avec moi, il accepte volontiers.

–Super! m'exclamai-je en commençant à dresser les assiettes.

En riant de lui, je me pogne une autre cigarette pis je m'allume.

« 24 heures de liberté » que ça s'appelle ce travaille-là : *Watch out* Maître Roberge... ma grande libération s'en vient. Ça va être ta fête mon tabarnak!

La partie de hockey.

À notre grand bonheur, il ne fait pas trop froid. Le ciel est dégagé et la patinoire est déserte. J'aperçois Laurie et Jason qui s'amènent au loin avec leur bâton sur l'épaule. Ma jolie copine court vers moi et me saute au cou. Je l'embrasse puis cogne mon poing contre celui de mon meilleur ami en guise de salutation.

Pendant que nous enfilons notre équipement, mon père fringué d'une veste de cuire à frange et d'une tuque à pompon plus ou moins assortie, fait déjà le tour de la patinoire pour envoyer la rondelle au filet. Une fois mes patins biens attachés, j'aide Laurie à lacer les siens.

J'ai à peine le temps de terminer que sa main presse ma nuque vers elle pour m'inviter à déguster sa langue chaude et suave en guise de remerciement.

-Mais lâchez-vous les amoureux! s'écrit Jason en manque d'attention. Vous pourrez profiter de la nuit pour vous aimer!

-Il a raison, chuchote Laurie. On reprend ça plus tard d'accord? propose-t-elle d'une voix entremetteuse.

Rien de mieux que de patiner un peu pour calmer mon désir à la veille d'être apparent.

Sur la glace, mon père se réchauffe toujours pour la partie de hockey. Laurie décide de faire un peu de fantaisie dans un coin alors que Jason et moi nous rejoignons au centre.

-Papa! Envoie-moi la rondelle!

Il ne réagit pas et continue ses lancers.

-PAPA! Réessayai-je plus fort. Peux-tu m'envoyer la rondelle ici s'il te plaît?

Puis je tape sur la glace avec mon bâton pour attirer son attention, mais il m'ignore toujours. Moi et Jason se regardons, embêtés.

-Mais c'est quoi son problème? s'inquiète Jason. On dirait qu'il est sourd!

Le vent se lève autour de nous, faisant traverser de fines lamelles de neige poudreuse sur la surface glacée.

-Toute cette mise en scène est voulue, tu sauras. Mon père me rend malade depuis trop longtemps, expliquai-je à Jason le regard assombris par la haine. Je dois évacuer ma rage une fois pour toute. Ce ne sera pas beau à voir! Tu ferais mieux de fermer les yeux.

-Oh non! Je tiens à assister à ce délire! Vas-y et fais-toi plaisir! me conseille-t-il.

Je me rends donc à l'opposé de la patinoire. Adossé à la bande, je remplis mes poumons d'air frais que j'expulse avant de prendre mon élan.

Dans le monde réel, je quitte mon lit parce que je commence à avoir mal au rein d'être affalé. Après avoir tassé le bordel sur ma chaise, je m'assoie dessus pis je retrousse mes manches, prêt à écrire un scénario épouvantable.

—Excuse-moi bonhomme...mais ce boute là, je le dédis à l'enfant que t'as ignoré toute ta vie pis à la femme que t'as blessé!

J'accélère mon coup de patin graduellement. Plus je prends de la vitesse, plus les nuages gris s'accumulent et les rafales s'intensifient. Mon père, qui me fait dos, ramasse une rondelle dans le coin gauche. Je me rapproche dangereusement et rendu à moins d'un mètre, je saisis mon bâton pour le placer à l'horizontal.

POW!

Ma solide mise en échec l'assomme dans le grillage de métal.

Jason s'amène et freine brusquement à mes côtés.

-WOW! Tu ne l'as pas manqué! s'extasie-t-il.

Mon père est couché au sol, les bras et les jambes en étoile. Sa tuque a foutu le camp et, dans son front, l'imprimé du carrelage bleuit à vue d'œil.

-J'espère qu'il a compris, expliqué-je à Jason pendant que mon paternel secoue la tête pour retrouver ses esprits et se relève péniblement sans rien dire.

Je l'avise pour la suite.

-Tu me fais de la passe maintenant ou je te donne une autre raclée!

Abasourdi, il replace sa tuque puis, avec son bâton, il va chercher la rondelle au fond du filet.

-Allez papa! Envoie-la-moi!

Rien à faire, il continue à tournoyer comme s'il était seul au monde.

Aussitôt, ma colère monte d'un cran. Le ciel se noircit complètement et le tonnerre se met de la partie. Laurie se réfugie à l'abri sur le banc des joueurs qui est couvert tandis que moi, les dents serrés, je laisse tomber les gants avant de me ruer sur mon père.

Je l'agrippe par le col de son manteau et le massacre de coups de poing au visage jusqu'à ce qu'il perde pied. Une fois étendu par terre, le carnage n'est pas fini, car il me reste encore quelques mauvais souvenirs en banque, incluant son manque d'aide durant le sauvetage de Jack *Pop-Tart* : je passe une jambe chaque côté de son corps et je lui cogne la tête violemment à plusieurs reprises sur la glace. Des grêlons nous percutent de tous les côtés durant le combat. Bien vite je remarque que sa tuque est pleine de sang alors j'arrête de le malmener. À la place, je renifle et lui crache à la figure avant d'hurler :

- Ça fait vingt-quatre ans papa que j'attends une passe là-bas dans le coin! JE

SUIS LÀ, TÊTE DE NEUD! J'EXISTE, TU SAIS!
C'EST MOI... CHARLES! TON FILS! PAS FRANÇOIS...
CHAAAAAAAAAARLES!

Mon père, recouvert de coulisses
ensanglantées, marmonne, la bouche pleine de
dents cassées :

-Ech'cuje-moi fich'ton! Toute ma vie je
me ch'suis comporté comme un imbéché'ile!

Et voilà! Tout est fini! C'est exactement
ce que je voulais entendre.

Tout là-haut, le temps gris se disperse
par magie et moi, je prends une grande
inspiration pour me calmer en admirant
l'immensité du ciel.

-Bon, relève-toi maintenant, ordonnai-je
à mon père. Ne fais pas ton empoté et viens
nous rejoindre. Nous allons séparer les
équipes.

Malgré son état, je décide qu'il
fonctionne toujours. Il répond à mes ordres
sans rechigner, alors je le prends dans mon

équipe parce qu'il sera assurément un EXCELLENT passeur maintenant.

De retour à l'appartement

Dans ma chambre, Laurie Jason et moi, discutons de tout et de rien. Ma chérie et moi sommes, comme toujours, enlacés l'un à l'autre sur le lit. De son côté, Jason enlève des fleurs séchées dans le géranium en expliquant qu'il songe à le séparer pour pouvoir en faire pousser d'autres malgré que la chambre en soit maintenant remplie à profusion comme si nous étions au Jardin botanique.

Nous écoutons des bons vieux succès musicaux de la dernière décennie qui nous rappellent une tonne de souvenirs mémorables.

En l'occurrence, toutes les cours que Jason m'avais incité à sécher... ce qui m'avait amené à lâcher le secondaire. Tous

les bars desquels nous avons été sortis par le portier à cause de sa grande gueule... qui m'avait donné un superbe casier au bout du compte ainsi que bien des raclées. Toutes les filles sur qui il avait flashé... puis toutes celles que moi j'avais trahies en faisant semblant de les aimer.

Ce paragraphe-là vient de me provoquer un drôle de sentiment : une autre merde est sur le point d'être expulsée... je le sens.

Plus tard, nous soupçons avec Marc-Étienne qui a réussi une extraordinaire recette de pâtes au cumin pour accompagner ma recette digne d'un chef. Ensuite, il nous quitte pour un tournoi de Rubik'Cube. Laurie elle, se fait couler un bon bain relaxant alors que Jason et moi décidons d'enfiler nos manteaux pour aller prendre l'air sur la galerie malgré le froid.

Celui-ci s'est assis d'instinct sur l'unique chaise disponible.

-Lève-toi, lui ordonnai-je. Je vais prendre ta place. Ça fait trop longtemps que

je m'assois à tes pieds. C'est à mon tour d'être le roi.

En s'adossant à la rampe, Jason dépose ses fesses sur le plancher glacial de la galerie. J'allume un joint devant son visage. Aussitôt, il me tend le bras pour que je le lui passe. Le joint se consume tranquillement devant nos yeux alors qu'une forte envie de ne pas le lui donner m'envahit.

-Tu le veux, hein?

Il acquiesce vigoureusement.

Je le balance au travers des barreaux et Jason le regarde tomber en accotant son front contre les poteaux de métal.

-C'est de la merde ce truc-là! Tu touches plus à ça! Je t'ai dit qu'il me fallait évacuer tout à l'heure : c'est à ton tour d'y goûter... désolé. Nous devons nous expliquer sur quelques trucs pas très clairs entre nous.

C'est ben la première fois de ma vie que je m'adresse à Jason de cette manière-là. J'en ai les mains moites!

-C'est pas croyable le nombre de choses insensées que tu m'as poussé à faire dans la vie, Jason! Et je comprends pas pourquoi tu tenais autant à m'entraîner avec toi dans tes idioties. Plus de la moitié de nos mauvais coups je n'avais jamais envie de les faire. Tu le savais très bien, mais tu me tirais par le bras en sachant que j'étais facile à convaincre.

-Charles, je...

-La ferme! C'est moi qui parle! Je me suis retrouvé dans la merde tellement souvent à cause de ta grande gueule. Alors tu vas t'en servir pour m'expliquer une chose : Mais qu'est-ce que t'as pensé de prendre ton auto le soir de ma fête?

Il ne dit rien, l'air un peu triste.

-ALLEZ! RÉPONDS! insistai-je.

-Ok ok! Du calme! C'est pas facile... j'ai honte de l'avouer mais... la vérité c'est que

je me foutais bien que cet accident arrive ou non et même qu'il y ai des conséquences.

-WOW! Bravo l'égocentrique! À cause de ce geste irréfléchi, moi j'ai plus de vie maintenant? Tu le savais? Je me mets toute la faute sur les épaules depuis le jour de l'accident. Et pour ton info, je suis pas le seul que t'as fait chier! Si tu voyais Méli dans son fauteuil roulant. Tous les membres de sa famille en arrachent pendant que toi t'es là, au paradis, à te foutre de nos gueules en chantonnant «*HÉ HO! LA GANG EN BAS! MOI JE VAIS SUPER BIEN ICI AVEC LE P'TIT JÉSUS À MES CÔTÉS QUI M'ÉBOURRIFFE LE TOUPET!*»

Jason baisse le regard. Ses boucles blondes pendent dans le vide et des larmes se mettent à couler sur ses joues. Il n'a rien à répliquer pour une fois et d'avoir réussi à toucher son cœur me donne l'impression d'avoir gagné une petite victoire.

Je m'affale dans ma chaise, les mains derrière la tête, et je respire un bon coup. Encore une fois, je me sens beaucoup plus libre.

Dans la vraie vie, mon cœur bat mille à l'heure.

Domage que Jason avait pas de plomb dans tête parce que si y'en avait eu, y m'aurais probablement remis à ma place suite à ça, pis avec une vérité encore plus dure à avaler. Pis d'après moi, ça aurait ressemblé à ça...

Jason, maintenant empreint de sagesse, se vide le cœur à son tour.

-Tu sais Charles... au cours de ta vie, tu aurais pu changer les choses en claquant des doigts si tu l'avais voulu vraiment. Mais tu ne l'as jamais fait! Même pas depuis ma mort. Encore aujourd'hui, tu te dénigres beaucoup trop. C'est pour cette raison là que tu demeures coincé dans la merde. Mais tu n'y peux rien : comme un robot, ton père t'a ``programmé`` pour que tu te rabaisses constamment. C'est à cause de lui si on est devenu ami tout les deux : parce que je t'accordais de l'importance, peu importe

qu'elle était bonne ou mauvaise. Et puis je venais avec un père dans le forfait, alors ça remplissait tous tes manques. C'est vraiment dommage parce que tu ne sauras jamais avec quels yeux je t'aurais regardé si tu t'étais tenu debout devant moi au moins une seule fois. Je t'aurais probablement envoyé promener, mais aujourd'hui tu ne serais pas là à essayer de réparer les dégâts.

Y'a tellement raison! Une autre idée un peu *weird* me traverse l'esprit. « *Essayer de réparer les dégâts* » Pourquoi pas?

Du coup, je me relève :

-C'est bien fini cette époque Jason! Je me sens plus fort que Louis Cyr et plus déterminé que Maurice Richard à améliorer les choses. Tout va changer à partir de maintenant... regarde-moi bien aller!

Jason semble fier de moi.

-D'accord, alors je rentre. Tu n'as plus besoin de moi ici.

Je lui tends la main pour l'aider à se remettre debout. Jason demeure accroché à ma poigne et profite d'elle pour m'attirer dans ses bras. Je me permets de pleurer comme un enfant sur son épaule pour libérer ce qui reste de ma foutue peine.

-Fais ce que tu veux du géranium, conseille-t-il. C'est toi qui contrôles tout maintenant.

J'acquiesce en essuyant mes larmes pendant qu'il ajoute :

-C'est moi qui suis mort... pas toi! La vie, ça ne dure pas toujours, Charles. Et le ciel nous attends tous au bout du chemin peu importe qui nous sommes alors... tant qu'à être là, aussi bien prendre quelques risques pour tenter de rendre le scénario intéressant, non?

-Ouais.

Il me tape dans le dos.

-Fais-le d'abord pour toi et... un peu pour moi aussi. Parce que c'est tout ce qu'il me

reste à faire, t'observer d'en haut. Le p'tit Jésus là... il est plutôt ennuyant avec ses prières. Alors arrange-toi donc pour me fournir un film trépidant à regarder.

Je pousse un rire sec.

-Pourquoi tu m'as dit ça, grand stupide? Je vais vouloir prendre ma douche en sous-vêtement maintenant.

À son tour, il rit de bon cœur.

-Justement... t'es drôlement chanceux d'avoir ce truc pour pouvoir baiser! déclare-t-il en pointant mon entrejambe. Moi je suis fait uniquement de vent maintenant, alors je te jalouse mon pote!

-Aaah... T'avais juste à ne pas prendre le volant en étant aussi éméché!

-Je sais! grommèle-t-il en enjambant la balustrade. Ne fais surtout pas la même erreur que moi sinon tu le regretteras.

Et hop! Jason se laisse tomber dans le vide pour disparaître, simplement

Je me retrouve seul sur la galerie.

-Maintenant, va donc sécher sur ton nuage! criai-je dans la nuit vers le ciel rempli d'étoiles. Je m'organise pour le scénario... ne t'inquiète pas. Je serai toujours là pour toi Jason!

Je lâche mon clavier pis j'ouvre les valves trente secondes.

Pfff! Ostie que ça fait du bien de brailler de temps en temps.

Bon! C'est ben parfait ce travail-là! que je me dis en essuyant mes joues avec la manche de mon kangourou. Ouin... mais là, y'a un problème. Y me manque une page complète encore si je veux respecter les exigences du prof. Qu'est-ce que je pourrais ben inventer pour conclure ce 24 heures-là? Libérer des affaires, ça peut vouloir dire ben des choses en faite...

Je relis ce que je viens d'écrire pis j'accroche là-dessus :
« Justement... tu es drôlement chanceux d'avoir ce truc pour pouvoir baiser! »

J'ai une idée... mais j'espère juste que mon prof est pas trop *straight* !

Je retourne à l'intérieur, dans ma chambre, ou je m'étends sur mon lit.

Fraichement sortie du bain, Laurie entre à son tour dans la pièce, enroulée dans une serviette de ratine blanche et la chevelure mouillée qui lui ajoute encore plus charme.

-Qu'est ce que tu faisais? demande-t-elle.

-Je rêvassais à nous.

Elle roule des épaules, parée d'un regard débordant de désir :

-Humm! Et qu'est ce que nous faisons dans ce rêve d'obsédé? poursuit-elle en avançant vers moi avec son sourire aguichant.

D'un geste décidé, je retire sa serviette. Comme chaque fois, sa magnificence me renverse.

-Viens t'étendre, lui proposai-je.

Laurie s'étale gracieusement et me présente l'ouverture de son paradis qu'elle caresse amoureusement, sans inhibition.

Et me v'là parti dans l'écriture complète du fantasme. Je détaille à la perfection, ma belle noirceur qui m'oblige à la regarder faire un solo. Crisse que j'ai chaud! J'enlève mon coton ouaté pour rester juste en t-shirt avant de poursuivre mon récit avec moi qui en peux plus de l'observer pis finalement, de moi qui la supplie en grognant d'envie de me laisser participer...

Devant mes supplications qui semblent douloureuses, Laurie éclate de rire en cédant de pitié. Nous nous soutenons du regard pendant que ma langue parcourt l'intérieur soyeux de sa cuisse.

Autre, la cambrure que prend Laurie quand à jouit, j'ajoute les phrases osées qu'à gémit pis la description de ma main qui s'agite sur mon sexe à la veille d'exploser pendant que je la mange. Les mots coulent comme le plaisir que j'imagine jaillir de nos corps...

Entre ses cuisses, je prends la place de sa main qui se retrouve liée à son autre, maîtrisée par mes propres mains en quête de contrôle. Je la pénètre d'un va-et-vient saccadé, exultant des années de désir. Rien n'est plus excitant que de voir sa poitrine rebondir sur le rythme imposé. Laurie en

demande toujours plus, la bouche entrouverte avant de mourir, dix secondes, terrassée par les spasmes du bonheur. S'ensuit ma propre mort, les yeux fermés dans un grand cri de libération. Tout mon poids s'effondre sur sa beauté, emprisonnant nos cœurs et leurs battements de tambour. Épuisés, Laurie et moi demeurons souder l'un à l'autre, nos lèvres qui s'effleurent, en attendant le retour du silence dans la noirceur.

AYOYE! Je peux pas croire que je viens d'écrire ça! Je relis la séquence... un peu, bandé. Je trouve ça plutôt WOW, faque je continue.

Je ne réussis pas à fermer l'œil après cet épisode érotique alors que, de son côté, ma belle noirceur y arrive rapidement dans mes bras. Toute la nuit, je lui répète en silence que je l'aime.

Ah... si seulement cette nuit-là pouvait ne jamais finir!

Malgré tout, au matin, je me tire en douceur du lit pour laisser Laurie à ses rêves après avoir déposé un dernier baiser

sur son front. Un peu triste que déjà ce travail s'achève, j'enfile un peignoir et m'assois à mon pupitre afin de taper la page de présentation manquante.

Mardi 31 janvier

Université du rêve

La liberté des hommes

Maîtrise écrite par : Charles Roberge

C'est avec énormément de fierté que j'admire le résultat de cette production écrite, car je sais que très bientôt... elle changera le cours de ma vie.

La liste

Je me retourne vers mon lit.

Parmi les draps, y'a pas de Laurie qui dort les cheveux étalés sur mon oreiller... juste des circulaires, mon sac d'école pis du linge sale. Bref, ma chambre est dégueulasse dans la lueur du matin. Pour la première fois de ma vie, je m'écœure moi-même d'avoir laissé les choses se détériorer autant : une émotion que je dois mettre de côté parce qu'y me reste des modifications à faire dans mon travail avant de l'imprimer.

Dix minutes plus tard, c'est avec le plus grand des soins que je tapote les vingt précieuses pages pour faire une pile droite surplombée d'une feuille de présentation :

Mardi 31 janvier

Centre de réintégration scolaire

24 heures de liberté

Par : Charles Roberge

Je me rends à fenêtre pour piquer une jasette à plante séchée.

—Regarde ça Jason! que j’y dis en feuilletant le résultat sous son nez. Une nuit pour créer un chef-d’œuvre de même... pas pire, hein?

Le sourire me décolle pus de la face. Malgré la fatigue, je me sens bien comme jamais je me suis senti auparavant.

—Pis ça s’arrêtera pas là mon affaire, que j’annonce au géranium avec une assurance qui vient du fond de mon ventre. La liberté, ça goûte bon en calvasse! Faque asteure que l’accumulation est sortie... reste plus rien qu’à passer à l’action pour que ça dure.

En vitesse, je saute dans douche, je me change pis j’aboutis dans le salon où Marc-Étienne a descendu le bordel du divan à terre. Y’écoute *Cliptomane* en mangeant ses toasts au Cheezwiz qui font des graines partout. Y’a l’air d’un pas vite en essuyant ses doigts sur son haut de pyjama.

Je me place impoliment devant lui.

—Dégage câlisse! qu’y me crie par la tête. Y risent du vidéo de MC Hammer!

J’y ferme la télé en pleine face. Tout d’suite, y s’inquiète :

—Qu’est ce que t’as? T’es ben *weird*?

—Je m'en vas porter mon travail à l'école pis après je reviens ici faire du ménage.

Y fait des grands yeux étonnés.

—Si y'a des affaires que tu veux pas que je jette, ben mets-les dans ta chambre parce que moi, je pense que je vas passer un *scrapper* dans place.

—Ayoye Charlo?! Es-tu en dépression, tu penses?

Je pars à rire devant sa face effrayée.

—Non. Ça va plutôt bien, je dirais.

Y'est pas convaincu pantoute. Tsé... ça se sent ces affaire là! Mais je m'en fiche. Je déchire un morceau de carton dans une vieille boîte de pâtes vide pis je prends un crayon pour faire une liste de commissions. En la barbouillant d'articles comme du *Windex*, des rouleaux de *Scott* pis du *Monsieur Net*, j'y demande si y pense m'aider tout à l'heure ou ben si y va se pousser?

—C'est sûr que je vas me pousser, qu'y répond sans hésiter.

—Ben OK! Mais enlève tes cossins parce que, t'es averti là : moi je jette tout ce qui sert pus à rien, que j'y répète en enfilant mon manteau pis ma tuque.

Je descends les marches en courant. En passant à côté de mon char, j'ajoute ``pancarte à vendre`` sur ma liste pis je pars d'un bon pas vers le Centre. Là-bas, je me rends d'abord au secrétariat. Comme d'habitude, derrière le comptoir, Gisèle est suintante, mais surtout souriante, même après avoir répondu à un paquet d'étudiants pis de livreurs.

—Salut Gisèle! Coudonc, as-tu changé quequ'chose, toi? Je te trouve resplendissante aujourd'hui, que j'y dit quand mon tour arrive.

— Arrête-moi ça, grand fou! Tu vas me faire rougir!

—Tes cheveux?

—Nooooon. Sont peignés pareil comme d'habitude, me semble.

—Portes-tu une nouvelle blouse d'abord?

À part à rire en la secouant.

—Ben non, c'est du vieux linge. Arrête, là... mon doux! Tu me donnes chaud tout à coup. Je peux-tu faire quelque chose pour t'aider, mon beau Charles?

—Y'as-tu quelqu'un qui aurait rapporté mon cellulaire?

—Aaah... j'aurais voulu te dire oui, mais... non! J'suis désolée!

Je le sais pas pourquoi, mais on dirait que j'aurais le goût de sauter par-dessus le comptoir pour aller la serrer dans mes bras. À doit être confortable, mais c'est surtout que je regrette ben gros de l'avoir jugé pis quasiment trouvé lâche d'être obèse. Je suis pas mal certain qu'en comparant nos vies, Gisèle me *clancherait* en s'affichant comme la plus équilibré de nous deux. C'est plus elle qui pourrait rire de moi, sauf que jamais à fera ça parce qu'à l'a trop un grand cœur pis honnêtement, c'est une femme extraordinaire. C'est pas pour rien que le secrétariat est toujours ben pleins de monde qui *chill*... c'est parce qu'est toujours fidèle au poste pis qu'on se sent important quand à s'occupe de nous.

Derrière moi, le photocopieur fini par se libérer. Avant que quelqu'un d'autre le prenne, je salue Gisèle pis je vais tirer deux exemplaires de mon travail. Après ça je poursuis mon plan de la journée : le cœur battant, je me dirige vers la passerelle qui mène au pavillon des arts plastiques.

Film d'action

Je connais un peu l'horaire de Laurie. À cette heure-là, normalement, à doit pas être ben loin. Une maudite chance que les locaux sont vitrés, que j'analyse en avançant dans le corridor. Je vois tout plein d'étudiants, concentré sur des sculptures en papier mâché ou debout devant des chevalets avec des pinceaux entre les doigts. En voyant cette gang d'artistes là pis les œuvres d'art qui tapissent le pavillon, je me dis que Laurie doit se sentir bien quand est ici.

Je m'arrête devant des tableaux carrés séparés en trois couches verticales de couleur différente. Celui là, avec une bande rose, une rouge pis une noire, intitulé ``colère montante`` m'amène à penser qu'au travers de certains de ses travaux, Laurie a peut-être expulsé des sentiments pis des mauvais souvenirs qui la tourmentaient comme je l'ai faite avec ma production écrite. Si c'est le cas, est sûrement moins *dark* que je l'imagine, que je déduis en faisant deux pas pour m'arrêter devant le tableau suivant.

—Ouin... ou peut-être qu'est devenue plus *fuckée* aussi, que je m'inquiète face à une toile séparée en une bande jaune, une brune pis une blanche, intitulé ``Le pâté chinois à Thérèse``.

Ça c'est sans compter le risque qu'à pourrait me déboucher une canne devant tout le monde en me voyant ici. Si à fais ça, je vas avoir l'air d'un beau zouf. D'un autre côté, me semble qu'une scène pareille, ça divertirait Jay si effectivement, y peut me voir d'en haut.

J'oscille de la tête, hésitant à m'en aller. Je me souviens que prendre des risques : oui, des fois ça peut faire mal... mais des fois ça peut être payant faque *let's go*... je continue à la chercher.

Ça prend peut-être, trois minutes pas plus que je la repère au fond d'une classe. J'suis là, à calculer à quelle heure revenir pour la pogner à fin de ses cours, que j'aperçois ses yeux passer de sa feuille, à un pot d'eau où à rince un pinceau, à l'horloge au d'ssus du tableau jusqu'à moi pis le p'tit bye bye stupide que j'y envoie depuis le corridor.

Ses yeux sont toujours aussi beaux, aussi perçants pis surtout mieux maquillés qu'autrefois, quant à l'avait sept ans pis qu'à se prenait pour Britney Spears. À les plisse comme pour dire « *Quessé que tu fais ici, maudit maillet?!* ». Tout d'suite, j'y fais signe de venir me rejoindre. Eux autres y peuvent toujours sortir de la classe : le prof parle pas... y'est même pas là!

Ça y est! À s'amène avec son grand t-shirt, ses leggings, ses bas de laine pis ses bottes mal lacées. Est tellement adorable avec

sa couette tout croche pis son toupet qui tient pas à moitié dans sa barrette.

—Qu'est-ce que tu fais ici? qu'à me demande l'air intriguée pis bête en même temps.

Je me retiens d'y dire que j'aime le *spot* de peinture jaune soleil étendu juste là, sur sa joue.

—Tiens!

J'y tends mon travail.

—C'est quoi, cette affaire-là?

—Mon travail de fin de session. J'aimerais ça que tu le lises.

Même si ça l'emballe pas, Laurie le prend quand même pis moi, je souris en voyant les empreintes de paradis bleu ciel que ses doigts laissent sur les feuilles.

J'accroche mes mains vides après les ganses de mon sac à dos :

—Bonne journée!

Je tourne les talons pis fonce porter mon travail à mon prof.

Y'a déjà une pile de travaux comme le mien sur son bureau. Pour une fois que j'suis pas en retard. Chez nous j'étais fier, mais

là... on dirait que j'hésite. La scène finale me tourne dans tête faque là, j'essaie de percevoir si mon prof est *willing* ou pas. C'est tellement pas écrit dans face du monde des affaires de même pis ça se demande pas très bien non plus. Genre : « Excusez-moi, monsieur Talbot! Est-ce que des histoires de giclée dans le visage, ça vous offusque ? » Hiiiiich! Qu'est-ce que je fais? Je relis le titre : *24 heures de liberté*. Y'a pas d'autre spécification. Me semble que Jay doit rire de moi présentement. Cool d'abord! Confiant, je dépose mon travail sur le dessus de la pile pis je sacre mon camp.

Je *call* ma mère depuis le téléphone public de la cafétéria. Comme est justement dans le coin pour visiter des appartements, j'y demande de passer me voir à l'école. Planté sur les marches extérieures, je vois sa Honda qui entre dans le stationnement, mais surtout, j'entends gronder le show rock qui joue d'dans. Ma mère qu'y écoute C.O.B.R.A. de Marie-Mai dans le tapis : ça sent l'envie de prouver quelqu'chose, genre, qu'est encore jeune pis que le meilleur est devant, probablement.

J'ouvre la porte pendant qu'à baisse le volume pis je m'assois du côté passager.

—Tiens m'man... tu liras ça!

—C'est quoi?

—Mon travail de fin de session.

À lève un sourcil.

—Depuis quand tu me fais lire tes travaux, toi?!

—Depuis là! Ah, euh ... repasse-moi-le donc, une minute, s'il te plaît.

J'enlève la dernière page. Je la plie pis je la fais disparaître dans mes poches. Ça me tente pas ben ben qu'à lise ce boute-là.

— C'est juste la grille de correction ... c'est pas important.

—Veux-tu que j'aille te porter chez vous?

—M'amènerais-tu au centre d'achat, à place?

Cage d'escalier

Ça coûte cher du *Windex* pis des gogosses de ménage : j'ai faite un maudit saut quand la caissière m'a dit le total. Sauf que là, je peux confirmer que ça valait vraiment la peine de vider mon compte pour ça. C'est pas mêlant, on dirait que je viens de déménager. Ça sent le citron pis même si c'est l'hiver, je me suis permis d'ouvrir les fenêtres pour faire circuler l'air. Ce ménage-là, je le fais pour moi. C'est comme si je sacrais mon ancienne vie aux poubelles : un geste qui libère, ça aussi.

J'suis encore penché pour passer la balayeuse en dessous de mon lit. Y'a des affaires là, je te jure... c'est pas humain. Des bas sales à profusion, des papiers que je cherchais depuis mille ans, un cœur de pomme pourrie... ben, en tout cas, je pense que c'est un cœur de pomme. Des magazines, une paire d'écouteurs, une pipe à hash, trois et vingt-sept de change pis... wô! Les orteils manucurés de ma mère!?

Je lève la tête.

À me regarde avec les yeux sortis des orbites. Peu importe ce qu'à va me dire en rapport avec mon travail... moi j'ai décidé que tout est OK.

J'arrête la balayeuse.

—Salut! Ça fais-tu longtemps que t'es là?

—Tu fais du ménage?! qu'à dit, l'aire d'halluciner un ovni.

À prend la bouteille de *Windex* pour la serrer contre elle presque en pleurant. Je repère mon texte qui dépasse de sa sacoche pendant qu'à zyeute les alentours sans rien dire. Ben coudonc! Le temps qu'à revienne sur terre, je vas aller porter mon sac à vidange sur le bord de la porte de la cuisine.

Ma mère, avec son *trench* ouvert sur une robe parfaite pour décrocher le jackpot dans un 5 à 7, me suit avec ses grandes pattes dénudées malgré l'hiver qui s'éternise.

—Charles!

—Quoi?

—On prends-tu une bière?

Le stress descend d'une coche. Je comprends tout d'suite qu'à l'a aimé mon texte. Pour fêter ça, j'en sors deux du frigidaire. En voyant la tablette du bas pleine de bière pis le pot de moutarde, la livre de beurre pis la pinte de lait qui se partagent les deux autres étages, ma mère se moque de moi en passant un bras *frendly* par-dessus mon épaule.

—Ouin! Tu feras pas du bœuf braisé à soir, qu'à prétend.

Je pars à rire pis je transforme sont geste amical en grosse accolade qu'y était dû depuis longtemps. Je le sais asteure que mes bras sont pas maudits, même qu'au contraire, y'ont plein d'affection à donner.

—Je viens de signer mon bail... je vas rester pas loin d'ici, qu'à m'annonce en retirant son manteau avant de s'asseoir sur un tabouret au comptoir. Si ça te tente, tu viendras la fin de semaine. On se popotera des affaires de malade pis ça nous fera des restants pour la semaine. Qu'est-ce que t'en penses?

—Oui. C'est une bonne idée!

Pis là à sort mon texte de sa sacoche.

—Écoute euh... au sujet de ça là...faut que je te dise : c'est complètement débile, mais MAUTADIT que j'ai aimé ça!

—Cool! que je me réjouit.

Je suis ben content que ma mère connaisse enfin le fond de ma pensée, incluant que je l'aime pis que je la remercie, pis toute, pis toute...

—Montre jamais ça à p'pa, par exemple!

—PFFFF! Es-tu malade, toi? Maudit moron : qu'y s'étouffe avec sa grosse vache.

J'éclate de rire. C'est clair qu'à va s'en sortir finalement.

—Tu mérites mieux que cet épais-là, m'man.

—T'as ben raison. Pis en passant ... belle *game* de hockey!

À ça, on fait un *tchin*.

—J'ai pas eu ma note encore, mais j'suis pas mal certain que je vas passer. Enfin! M'a l'avoir mon diplôme!

—Après, tu pensais faire quoi? Tu devrais t'inscrire en littérature comme ma sœur Johanne. T'as du talent là-d'dans ... ça se lisait bien.

TOC-TOC-TOC

—Ouin. Peut-être...

Je me pogne un stylo pour prendre en note une chose importante.

TOC-TOC-TOC

—Faut absolument que je l'appelle elle, que j'explique à ma mère en marquant ``*matante Jojo*`` sur un bout de papier. Ça fait longtemps que je l'ai pas vu. À restes-tu encore à Trois-Rivières?

TOC-TOC-TOC

—Euh... Chaaarles!?! Tu réponds pas? que ma mère questionne, un doigt qui m'indique la porte.

Honnêtement, j'espérais que la personne se tanne pis qu'à parte : c'est un peu con comme plan mais cibole que j'ai peur tout à coup. Pourtant, ça sent pas la pêche.

Pas le choix : avec le souffle court, je me rends ouvrir à visite mystère.

—Monsieur Bilodeau?! Qu'est-ce que vous faites ici?

—Salut le jeune! Je suis venu te porter ça. Ce serait pas ton cellulaire par hasard?

C'était ben lui... toute pété, évidemment. J'y fais signe que oui.

— C'est certain qu'y doit pus fonctionner par exemple, qu'y prétend en se trouvant lui-même épais de me le mentionner. Y'a quelqu'un qui l'a trouvé à terre dans le *parking* de l'école. D'après moi, y'a pas mal de chars qu'y sont passés dessus. Tu devrais vérifier ton compte de téléphone. Tout d'un coup que ça aurait appelé à Tokyo une couple de fois!

—C'est ça que je vais faire, que j'y réponds en riant. Merci ben!

—Pis? Ton char, finalement... c'est-tu réparé?

—Ah non. Oubliez ça. Je vas plutôt le vendre pour des pinottes ... j'en ai pas de besoin pour le moment pis je connais personne de fiable pour le réparer de toute façon.

Ma mère part à rire tout seul dans cuisine. À doit s'imaginer mon père qui fait de la mécanique habillé en chanteur rock avec une froc de cuir pis un *top* moulant en léopard.

—M'MAN! VIENS! Je veux te présenter monsieur Bilodeau.

À s'amène toute souriante.

—Bonjour monsieur! qu'à dit en y tendant la main. Moi c'est Anne Roberg... euh... Anne Pronovost.

—Enchanté de faire votre connaissance ``mademoiselle`` Pronovost.

``*Mademoiselle*``?! OK... y'a *cruise* solide, le bonhomme.

—J'enseigne l'éducation physique à votre fils, qu'y commence à se vanter, un bras de frais-chier qu'y remonte sur le cadre de porte comme un Gino Camaro.

Je serre mes lèvres pour pas rire. Franchement, y'est pas subtil!

—Ouin, je sais! Charles parle souvent de vous, que ma mère rétorque en y donnant une p'tite poussée d'agace sur l'épaule.

Je croise les bras. Ah ben ciboire... je peux pas croire que Bilodeau va devenir mon beau-père. Les choses progressent pour le mieux on dirait ben.

—Bravo pour ton diplôme en passant, le jeune! qu'y enchaine poliment parce que malheureusement pour eux autres... j'suis toujours là.

KLANG!

Fuck! Quelqu'un vient de passer la porte d'entrée du bloc.

On entend des p'tits talons monter ben vite dans les marches pis je détecte une odeur de pêche. La seconde d'après, Laurie apparaît en bas du palier pis à s'arrête là. Ma mère pis moi, on fige sur place. Y'a juste Bilodeau qui reste ben calme.

—Eille salut Laurie! qu'y lâche tout enjoué. Bon ben... je vas y'aller, moi. Vous avez l'air d'avoir une pièce de théâtre à pratiquer ou je sais pas trop là, qu'y suppose en voyant ma mère pis Laurie avec chacun un texte entre les mains.

Ma mère panique :

—Euh... nononon! Moi aussi faut que j'y aille!

À retourne en courant dans cuisine chercher sa sacoche, son manteau pis à saute dans ses bottes de pitoune.

Ma belle noirceur me fixe avec ses yeux plus bleus que le Grand Nord sans que je puisse sentir ce qui se cache derrière pour une fois.

—Salut Bébé! que ma mère me dit en me donnant un bec sur la joue au passage. Salut Laurie.... y'est pas mal beau ton manteau! ATTENDEZ-MOI MONSIEUR BILODEAU!

Dans la cage d'escalier, le son de la porte qui se referme derrière ma mère retentit dans un grand « clouk! » nous laissant tout seuls, entre écorchés, à sept marches de distance.

—Veux-tu rentrer? que j'y propose en pointant mon appartement qui sent le citron.

La menterie

Laurie porte des bottes pointues à talon aiguille avec une Canadienne cintrée qui s'arrête au dessus de ses genoux. Sa chevelure épaisse, longue jusqu'au milieu de son dos me donne juste envie de passer ma main d'dans tellement ça l'air doux. J'suis planté les mains dans les poches à attendre qu'à parle en premier. En allant déposer son sac avec mon texte sur le comptoir, à scrute partout sans rien dire comme si à cherchait à savoir si on était seul dans place. Tout de suite, je la rassure qu'y a personne d'autre juste au cas où ce serait ce qu'à l'espère.

À me fait un beau sourire en retirant ses gants de cuir, un doigt à la fois. J'essaye de pas m'énervé, mais j'ai aucun contrôle sur mon expression gaga.

—On est tout seul : parfait! qu'à réplique. Ça fait ben mon affaire que personne assiste à ça... « PAF! »

Laurie vient de me sacrer une claque en pleine face.

—T'avais pas le droit d'écrire ça! On déterre pas les morts, Charles Roberge! qu'à déclare en fronçant les sourcils.

Je l'avais pas vue venir celle-là. Je frotte ma joue pendant que Laurie continue :

—J’imagine que tu te sens SUPER bien après avoir brassé autant de merde?

J’hausse les épaules, incapable d’y dire un oui franc. À me déteste toujours... c’est palpable sur ma joue. Je conclus que j’ai ben faite de m’être tenu loin d’elle durant les dernières années.

—RÉPONDS! qu’à répète, un peu agacé par mon silence. Te sens-tu bien, là?

Je garde un ton posé pour tenter de pas envenimer les choses.

—Veux-tu t’asseoir? que je suggère en pointant les bancs au comptoir. On pourrait jaser calmement.

Laurie se fout pas mal de ce que je propose. À me donne une poussée au niveau du torse.

—Pis moi, hein? As-tu pensé à moi quand t’as écrit ton torchon? Penses-tu que j’avais le goût que quelqu’un ouvre mes cicatrices pour jouer dans mes blessures, maudit moron?

À chaque phrase qu’à l’ajoute, j’encaisse une nouvelle poussée toujours plus forte.

—Wô... OK! C’était pas une bonne idée de te le faire lire... je m’excuse! Arrête, là!

—Non j'arrête pas! qu'à grogne en intensifiant la cadence comme si à voulait que je tombe à terre. Y'A PAS JUSTE TOI QUI A LE DROIT DE SE DÉFOULER, TU SAURAS!

Pis là, son attaque se transforme en une série de claques qui pincent. C'est pas trop long avant que je me tanne. Assez facilement, je réussi à maîtriser Laurie en la collant sur le mur, retenue par les poignets. La panique s'empare d'elle. Je le vois dans son visage pendant qu'à tortille ses poings pour les déprendre.

—Laisse-moi partir crisse de malade!

—Pas avant qu'on ait parlé calmement.

Voyant aucune façon de s'en sortir, ma belle noirceur gémit un « *fuck!* » avant d'éclater en sanglots. Toute une cascade de larmes entraîne son mascara sur ses joues. J'haïs tellement ça la voir dans cet état là que je suis incapable de la garder prisonnière plus longtemps.

Sans surprise, aussitôt qu'à se sent libre, Laurie se dépêche de ramasser ses affaires : ses gants au sol, son sac sur le comptoir, mais pas mon texte parce qu'à l'aime pas. Je profite du trente secondes mis à ma disposition pour y dire ce que j'ai sur le cœur.

—Laurie! Je le sais que je suis loin d'être un super héros, mais si j'en étais un, je te jure que ferais disparaître tes mauvais souvenirs par magie.

Le visage tout bouffi, à réplique rien, préférant poursuivre sa fuite. Mais c'est plus fort que moi : quand à franchis la porte, je me garoche sur le palier pour y dire une dernière chose en la regardant descendre les escaliers.

— J'aurais dû te dire ça avant aujourd'hui, mais. je me foutais de notre différence d'âge.

Là, comme un miracle, à s'arrête d'un coup sec. J'en reviens pas, sauf que c'est tellement pas le temps de rester figé que j'enchaîne sans attendre :

—Je te l'ai jamais dit parce que j'ai toujours été un maudit pissou. T'as ben faite de m'éviter durant toute ta vie... je te méritais pas! C'est un gars remplis de courage pour te défendre quand c'était le temps que ça t'aurais pris.

Toujours dos à moi, Laurie pivote un peu son visage sur le côté. L'espoir renaît faque je m'assoie dans la dernière marche comme le soir où j'ai faite la gaffe de l'avoir laissé filé à l'autobus sans l'embrasser. Je le sais qu'à s'en souvient, mais qu'est-ce que je pourrais dire de plus pour qu'à se retourne en entier pis qu'à me saute dans les bras?

Je veux pas y demandé d'être mon amie. Ça fait trop longtemps que je l'aime...depuis que j'suis ti-cul en faite...

Pis en me disant ça, un adorable souvenir jaillis de mon subconscient. Un truc un peu naïf que je pourrais y dire pour, au moins, la faire rire. Peut-être ben que Jason est caché derrière cette étincelle-là qui risque de tout réparer. Si c'est le cas, ben j'y pardonne toute les conneries qu'y a pu avoir faites.

Je me mets à acter le gars mal à l'aise, en me grattant la nuque.

—En faite euh... faut que je m'excuse, parce que je viens de te raconter une menterie.

Laurie fait une drôle de face, genre intriguée pis pleine de doute. Une chance qu'est encore placé de côté, une main qui taponne nerveusement la rampe... comme ça, à voit pas mes yeux amoureux qui capotent sur sa p'tite bette trop expressive.

—C'est quoi ta menterie? qu'à marmonne.

—Ben... je suis un super héro!

À fait « Pffff »

—Tu me crois pas?

—Non, qu'à bredouille dans son foulard.

J'oscille de la tête :

—Ouïin... c'est vrai que tu t'en souviens peut-être pas parce que t'étais pas là pis t'avais juste sept ans quand j'ai posé un geste héroïque pour te défendre.

Laurie se retourne un peu timide, mais clairement intéressé par la suite. Faque pour la faire rire, je prends un air frais-chié pis j'y dis :

—Tu sauras que malgré les insultes de ton frère, j'ai JAMAIS collé mes gommes sur tes dessins remplis de cœurs quand on était enfants. C'est le seul coup pendable que Jason aura pas réussi à me faire faire de son vivant. J'suis hot, hein?

Trois ans plus tard

Aucune idée si depuis ton nuage t'as écouté ce bout-là du film, mais en discutant yeux dans les yeux, corps contre corps avec ta p'tite sœur, on a fini par refaire le casse-tête de nos vies respectives. En final, on a compris pas mal de choses, incluant que t'avais *brainwashé* Laurie de menteries sur mon compte pour que, par elle-même, à me tourne le dos durant l'adolescence. Pauvre Jason : tu voulais me garder pour toi. T'auras jamais eu le temps d'apprendre que l'amour est une chose qui se multiplie.

Dommmage, hein?

Comme moi, je pense que tu serais devenue un meilleur homme si t'avais fait le ménage dans ta tête. Parce que je te le dis : la belle vie ça commence à partir du moment où tu décide de régler les choses qui te rendent malheureux. Ce jour-là, sans savoir pourquoi, t'as tout à coup le courage de retrousser tes manches pis d'ouvrir les boites qui contiennent tes mauvais souvenirs pour t'entretenir avec une dernière fois avant de t'en débarrasser pour de bon. C'est exactement ce que j'ai fait au travers de mon travail sur la liberté. Depuis, j'ai arrêté de perdre mon temps à ruminé sur le passé pis à faire porter le chapeau de mes malheurs aux gens qui m'ont blessés. À place je profite de l'instant présent, je fais des

plans pour le futur pis je colle au derrière du monde comme Bilodeau qui m'inspirent à être positif.

À cause de tout ces p'tits changements-là, ben j'ai pu peur des coups durs parce que je sais que peu importe le chemin que j'emprunterai, y en aura toujours qui se glisseront sur mon parcours. C'est ma manière de les aborder qu'y a changée, même que j'attends juste ça pour te montrer enfin celui que t'as jamais connu.

Si tu savais Jason comment ce nouveau gars-là t'aurait gardé à coucher chez lui, y'a une couple d'années, le soir de sa fête, avec ton putain de géranium qui finit pus de fleurir depuis que j'ai décidé d'en prendre soin. Incroyable mais vrai : avec de l'eau, de l'engrais pis ben de l'amour, ta maudite plante à fini par se relever de l'agonis que j'y faisais subir. Asteure, en plus d'avoir fier allure sur ma galerie, ben c'est la vedette qui m'accompagne presque tout les jours au travail.

Ben oui Jason... qui aurait cru qu'un jour nos niaiseries de jeunesse allaient servir d'exemples à pas faire devant des auditoriums pleins à craquer de jeunes à palette pis de simili Britney Spears. Je capte aussitôt leur attention quand je dis : « *Allo la gang! Moi c'est Charles Roberge, conférencier pour Éduk'alcool depuis un an. Je suis en compagnie de mon meilleur chum... Jason Sauvageau. Comme vous pouvez le constater, y peut*

*pas vous raconter la fois où y'a prit le volant avec les facultés affaiblies. La seule manière d'en apprendre un peu plus sur sa dérape, c'est au travers du roman intitulé **Géranium**, écrit par ma matante adorée... Johanne Pronovost... »*

De savoir que tout les yeux sont tourner vers toi pendant que je lis des passages de notre histoires, ça me crée chaque fois un plaisir secret à l'intérieur : je nous revois, ti-culs en quatrième année, quand le surveillant te trainait de force par le bras jusqu'au bureau du directeur pis que tu faisais ``peace`` avec tes doigts pour attirer l'attention de la cours d'école entière. En mémoire de ce souvenir-là, j'hésite pas à placer tes fleurs à l'avant plan de ma conférence. Chaque fois, on dirait que tu revis pis ça donne enfin un véritable sens à ce que tu m'avais expliqué le soir de ma fête avant de partir pour le paradis.

« C'est sérieux là, Charlo : je te donne ce géranium-là pour que t'aies l'impression qu'on est tout le temps ensemble. »

Ben aujourd'hui, je te jure que c'est réussi mon chum... jamais t'aurais pu trouver une meilleur façon de nous garder ensemble. Pis même si je suis en retard, je vais te le dire pareil : Merci pour le cadeau mon chum. Pis désolé d'avoir mis tans d'année avant de l'apprécié vraiment.